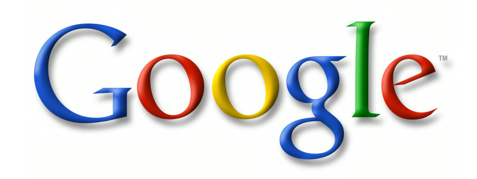


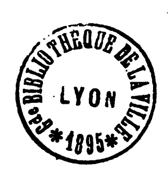



Digitized by Google



LE TEMPS PASSÉ.




BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1895



Vous ne le pouvez, sans exposer votre vie.

[illegible] Del. *Bovinet Sculp.*

LE TEMPS PASSÉ,

OU

LES MALHEURS

DE

MADEMOISELLE DE MO***

ÉMIGRÉE.

PAR CHARLOTTE BOURNON MALARME,
De l'Académie des Arcades de Rome.

When, by just-vengeance, guilty mortals perish
The gods behold their punishment with pleasure.
ADDISON, *tragédie de Caton.*

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arts, N.° 16.

AN IX. — 1801

LE TEMPS PASSÉ,

OU

LES MALHEURS

DE

MADEMOISELLE DE MO.***

ÉMIGRÉE.

CHAPITRE XIX.

Justes appréhensions de la comtesse Douglas. Maladie de mylord Annesley. James devient voleur. Il est arrêté.

La lettre pour mylady Douglas, dont mylord Annesley était porteur à son retour d'Abington, où il avait conduit Amelina, confirma les rapports d'Herbert sur le caractère singulier de M. de Mo....,



non que la jeune personne formât la moindre plainte, à peine, d'ailleurs, était-elle arrivée; mais le ton de tristesse qui perçait malgré la tournure gaie qu'elle paraissait s'être efforcée de donner à son style, fut un sûr garant de l'affliction de son amie. — Elle veut me cacher qu'elle ne sera pas heureuse, disait Félicité; mais mon cœur devine le sien. Pauvre et chère Amelina, ta destinée est marquée au coin du malheur! Annesley lui dit aussi ce qu'il avait appris sur le compte de l'ami particulier de M. de Mo..... — Ces gens feront mourir mon Amelina de chagrin, s'écria Mylady en pleurant; puis se tournant vers Annesley : — En vérité, Mylord, vous n'auriez pas dû la laisser là, il fallait la ramener, et ne pas exposer notre douce amie à tous les maux qui vont l'accabler, dont l'ennui ne sera pas le moindre, je vous assure. La société de deux prêtres peut-elle être supportable pour

une fille élevée dans le grand monde et faite pour y briller? M. de Bouran voulut vainement persuader à Félicité que les gens d'église n'étaient pas tous des êtres ennuyeux ou maussades par leur cagoterie.—Mais, reprit la comtesse Douglas, vous avez entendu ce qu'on a dit à Herbert de cette famille irlandaise; tenez, mes pressentimens m'ont rarement trompée, et j'ai en ce moment celui que mon Amelina éprouvera de grandes peines causées par ces méchans O-Meara.—Je croyais, continua M. de Bouran en parlant à Annesley, que mistriss Horary vous avait dit que M. O-Meara était de la même religion que M. de Mo.....; et, dans cette supposition, comment peut-il être ecclésiastique et marié?—C'est une réflexion que j'ai faite comme vous; mais je n'avais plus alors personne pour répondre à ma question, puisque c'était à mon retour, et sur la grande route.—

Eh bien ! reprit encore Mylady, mes craintes sont-elles mal fondées? ce malheureux est traître à son Dieu, ou hypocrite avec les hommes : c'est un scélérat. — Votre décision est sévère, ma fille. — Elle est fondée en raisons. — Nous ne connaissons que très-imparfaitement le caractère de l'Irlandais ; serait-il juste de le juger sans appel, sur le rapport d'une femme qu'Herbert nous a dit être une bavarde ? — J'ai ajouté, mon cher de Bouran, que j'avais étendu plus loin mes informations, et que l'opinion générale était entièrement contre O-Meara et sa famille. — Je cède, reprit de Bouran, et vois effectivement que la charmante Amelina aurait été plus heureuse si son oncle avait ignoré son existence. — Sans aucun doute, elle serait restée avec nous ; vous auriez eu deux filles au lieu d'une, et mon Henry l'aurait aimée comme sa sœur : peut-être qu'un jour elle aurait éprouvé le

même bonheur que moi. Je sais qu'il est peu d'hommes qui ressemblent à mon époux; mais il peut s'en trouver encore un dans toute la grande Bretagne, n'est-ce pas, Herbert? — Je crois, Mylady, qu'il s'en trouverait beaucoup, si toutes les filles à marier étaient comme vous et votre amie. Félicité laissa échapper un sourire, en signe de remercîment.

L'espoir de recevoir souvent des nouvelles d'Amelina dissipa une légère partie du chagrin que Mylady ressentait de son absence; mais, quand après une longue attente elle n'en reçut aucune, ses inquiétudes recommencèrent de nouveau; elle écrivit plusieurs lettres, qui toutes restèrent sans réponse. Ne pouvant suspecter l'attachement d'Amelina, elle se persuada qu'elle était morte, ou au moins dangereusement malade: ses craintes, que les apparences justifiaient, passèrent bientôt dans le cœur de mylord Annesley. Que

dis-je? il y avait long-temps qu'il les avait conçues; il crut voir, dans le silence extraordinaire de la jeune Française, l'accomplissement des malheurs que mistriss Horary avait prédits. Son impatience prévalut sur la crainte de déplaire à son père par de si longues absences, et il se décida à aller à Abington. Mylady Douglas fut la seule à qui il communiqua son projet qu'elle approuva, et dont elle lui sut le plus grand gré. L'exécution ne fut remise qu'à trois jours; mais le sort y mit un obstacle, du moins pour un temps. Annesley tomba malade le jour de son départ; dans la nuit, les plus fâcheux symptômes annoncèrent une fièvre maligne: pendant quarante jours le danger fut si grand, qu'on désespéra plusieurs fois de lui sauver la vie; il sortit enfin des portes du tombeau: sa convalescence fut longue; mais il ne voulut pas en attendre la fin pour voler à Abington, et pour lever tous les obstacles que la ten-

dresse de son père aurait suscités. Il supposa que l'air de la campagne lui était nécessaire, et qu'il allait chez un ami. Mylord d'Anglesey voulait partir avec lui pour le conduire dans une de ses terres; il supplia son père de ne pas se déranger, et de lui laisser la liberté de choisir le lieu qui conviendrait le mieux à son état.

Pendant la maladie de mylord Annesley, il était arrivé, sous l'adresse du comte Douglas, un paquet contre-signé de Hambourg; Mylady ne voulut pas l'envoyer par la poste, et elle en chargea Herbert, que je ne suivrai pas dans son voyage pour m'occuper quelques instans des habitans restés à Light-House.

Le chagrin produit souvent le désespoir, et ce dernier conduit presque toujours aux plus grands excès: James en offrit un exemple. Lorsqu'Amelina quitta Light-House, on a vu jusqu'à quel point il avait porté la fureur; gens et meubles

tout avait été maltraité, sans exception, par lui. Il est vrai que sa longue séance au *Golden-Heart* [1], avec le jardinier, n'avait pas peu contribué à lui échauffer la tête.

Pour tâcher de dissiper ses douleurs et ses regrets, James se rendit le lendemain à Abington, et de suite à la taverne où tous les jeunes libertins de la ville et des environs se rassemblaient. Il en trouva plusieurs aussi peu disposés que lui à ménager et leur santé et leur bourse; ils convinrent entre eux de se régaler à tour-de-rôle, et de n'abandonner la partie que lorsqu'il ne leur resterait aucune ressource. On tirait au sort dès le matin pour savoir celui qui ferait les honneurs de la journée : ils étaient douze. James avait rarement de l'argent; l'avarice de son père et le dénuement de sa mère mettaient un frein à ses goûts prodigues. A son

[1] Enseigne du cœur d'or.

retour de France, il n'avait osé prendre qu'une très-légère somme sur celle très-forte qu'il apportait à M. de Mo.....: malheureusement pour ce dernier, Patrick n'eut pas la même discrétion que son fils. Ce ne fut pas un motif de probité qui porta James à réserver si peu par-devers lui; la crainte seule que son père ne vînt à découvrir son infidélité l'avait arrêté. M. O-Meara aimait assez son fils; mais il le traitait toujours avec beaucoup de sévérité, et l'avait accoutumé à l'obéissance la plus entière. Le premier écot mit James à sec; il fallut s'ingénier pour trouver de nouveaux moyens. Mistriss O-Meara, malgré sa bonne volonté, manquait de pouvoir. En partant, son mari ne lui avait laissé que deux guinées, disant qu'étant logée et nourrie, ainsi que sa fille, à Light-House, elle n'avait pas besoin d'argent: cependant la mère, par faiblesse, consentit à se défaire d'un bijou pour tirer James de

l'embarras où il lui disait être pour une dette contractée avant son voyage en France. Il semble qu'une faute passée depuis quelque temps soit moins forte que celle commise dans le moment présent.

James, par amour-propre voulut surpasser ceux qui l'avaient précédé: son second dîner fut plus recherché que le premier; aussi le mémoire du tavernier se trouva-t-il monter un tiers plus haut. Le jeune homme qui tomba au sort le jour d'après enchérit encore sur James: en sorte que, quand son tour revint, dix guinées suffisaient à peine pour défrayer l'honorable société. On ne s'en tint pas à la bonne chère et aux liqueurs; bientôt il fallut ajouter une maîtresse pour chacun des convives: et ces demoiselles étaient aussi portées sur la carte.

James voyait revenir son jour avec inquiétude. Comment se procurer la somme

nécessaire, et quelle humiliation d'être le premier à se retirer, sans alléguer de bonnes raisons? car il serait mort de honte en avouant qu'il était sans ressource. En réfléchissant à celle qu'il pourrait employer, il lui vint à l'idée que son père, s'étant réservé la moitié de cent mille écus qu'il avait apportés de France pour M. de Mo....., n'avait sûrement pas emporté tout cet argent avec lui, et qu'il était plus que probable qu'il l'avait laissé dans leur maison d'Abington, dont sa mère avait les clefs. Il savait où elle les avait mises; il s'en empara. Arrivé dans la chambre de M. O-Meara, il fouilla par-tout, et ne trouvant rien, il ne douta pas que le sécrétaire ne renfermât l'objet de ses desirs. La clef, sans doute, était dans la poche de son père; il l'avait prévu et ne s'en inquiéta pas. Avec des outils et du temps on vient à bout de forcer la plus forte serrure; celle du secrétaire sauta, et James

eut la liberté de choisir or, argent ou bank-notes. Il commença par ces derniers, et comme il n'avait pas l'intention de se borner à une seule visite, il fit faire une double clef. Étant connu pour le fils de la maison, le serrurier le crut quand il lui dit qu'il avait perdu l'autre, ajoutant, surtout, qu'il fallait faire changer les gardes. La véritable, qui devenait alors inutile, fut remise à la place où mistriss O-Meara l'avait déposée, sans qu'elle eût la moindre idée du vol qui lui en avait été fait.

Les compagnons de débauche de James tardèrent peu à s'appercevoir du changement favorable survenu dans ses finances. Un certain air de suffisance, accompagné du ton impératif, est ordinairement un signe certain auquel on reconnaît que la bourse d'un sot [1] est bien garnie :

[1] C'est surtout depuis les nouvelles fortunes faites en France, que cette observation a acquis plus de justesse.

reprend-t-il le maintien modeste, le regard caressant, dites-vous. Sa bourse est épuisée. Le jeune Irlandais, se sentant en état de faire une dépense plus forte que celle à laquelle on paraissait s'être fixé, proposa d'ajouter à leurs plaisirs celui de donner des bals aux dames de la ville, promettant de payer à lui seul la moitié des frais : on accepta, et les billets d'invitation partirent; mais personne ne s'y rendit. Les femmes honnêtes refusèrent d'une voix unanime ; presque tous les jeunes gens composant la cotèrie de James étaient connus pour des libertins, et n'étaient admis nulle part. Il fallut avoir recours aux filles perdues ; celles-ci vinrent en foule. Le jeu fut aussi introduit dans ces bruyantes assemblées. James joua avec un malheur suivi. Les visites au secrétaire se répétèrent si souvent, que la dernière arriva bientôt. Il n'était plus possible d'enrayer. Le jeune O-Meara était trop enivré

par les éloges, les complimens et les caresses de ceux qui ne vivaient plus qu'à ses dépens; car, de ses onze partners, quatre avaient voulu se retirer, en confessant qu'ils ne pouvaient plus trouver d'argent ; mais O-Meara leur en avait prêté, et ils payaient l'intérêt et le capital en complaisances de tous les genres.

L'amour vertueux ne peut long-temps habiter un cœur corrompu: Amelina était donc entièrement chassée du cœur de James; mais il aimait avec fureur une créature dégradée, qu'un de ses nouveaux amis lui avait fait connaître, et qui contribuait de son mieux à ruiner l'Irlandais.

James avait une grande propension à tout ce qui était mal, le crime même ne l'effrayait pas; mais il n'avait nullement l'esprit inventif: ainsi, avec les dispositions les plus perverses, il aurait pu jouir des honneurs de la vertu, si l'exemple ou plutôt les conseils de ses semblables

ne l'avaient incliné vers son centre de corruption. Des quatre jeunes gens qui étaient devenus les pensionnaires de James, il s'était plus intimement lié avec deux; ce fut à eux qu'il confia son embarras. Ils n'en parurent point surpris; ils se doutaient qu'une pareille dépense, faite par un jeune homme dont les parens étaient une année avant dans une misère visible, ne pouvait prendre sa source que dans des moyens illicites, et conséquemment précaires. Il fallut donc s'occuper sérieusement à trouver des ressources. Après de mûres délibérations, on convint unanimement de se procurer de l'argent, n'importe à quel prix. Quelle facilité ils eussent trouvé à s'enrichir avec de pareilles dispositions, si, à cette époque, ils s'étaient trouvés transplantés en France!

Les deux amis de James étaient d'adroits fripons, qui surent disposer les choses de manière que, dans les affaires

les plus épineuses, l'Irlandais seul était chargé du rôle dangereux. Dans un cas de surprise, il eût été seul compromis.

Bientôt les maisons les plus riches de la ville devinrent le théâtre de leurs vols journaliers : ils avaient l'adresse de prendre aux uns des bijoux, aux autres de l'argenterie. Un Juif, dans quel pays ne trouve-t-on pas quelque membre épars de cette race errante, et si facile à acheter des objets qu'elle a le talent de dénaturer? un Juif, dis-je, achetait tout à moitié de sa valeur. Les grands hommes n'aiment pas à s'occuper long-temps des petites choses; James et ses associés se lassèrent de n'exercer leurs talens supérieurs que dans un cercle extrêmement resserré : d'ailleurs les gens qui perdent murmurent; le nombre des plaignans augmentait tous les jours: il n'existait pas encore de soupçons; mais la défiance commençait à s'établir dans les familles, étonnées de tant

de vols. On s'examinait mutuellement: les trois collègues sentirent qu'il était de la prudence de cesser pour quelque temps un commerce qui tombait en discrédit. Il fut donc décidé de faire à l'avenir des excursions nocturnes à deux ou trois milles. L'honnête Israélite fut encore chargé de l'achat de trois chevaux, qui furent déposés dans une écurie louée par un inconnu. Le premier essai eut un succès complet. Deux cents guinées, une montre et deux bagues furent l'amorce dont se servit la providence; mais, ô malheur! à la seconde fois, le voyageur attaqué, ne se trouvant pas des dispositions aussi pacifiques que son devancier, résista à l'attaque et se refusa tout net à la demande faite par James; car c'était à lui qu'était accordé l'honneur de se présenter aux portières. Les deux autres avaient le district des chevaux et des postillons. L'Irlandais, un peu surpris de la résistance, doubla la dose de jure-

mens et de menaces. Le voyageur saisit d'une main le pistolet de James, et de l'autre il le prit au collet. Ses amis, voyant qu'ils avaient affaire à un homme de tête, qui ne composait pas avec la crainte dès qu'il s'agissait de conserver son argent, crurent qu'il était de la prudence d'abandonner la partie, au risque de laisser leur ami en otage. En conséquence ils piquèrent des deux et disparurent subitement. James était trop occupé de se tirer des mains de celui qui le tenait fortement, pour rien voir et rien entendre de ce qui se passait autour de lui. Le cheval qu'il montait, s'impatientant sans doute des mouvemens multipliés qu'il faisait en se débattant sur sa selle, ou peut-être excité par le départ des autres chevaux, désarçonna son cavalier, et courut à travers champs. James, que le voyageur tenait suspendu à la portière, poussait des hurlemens affreux, dans l'espoir que ses com-

plices viendraient à son secours. Effectivement il sentit quelqu'un s'emparer de lui; son adversaire, quittant prise, ouvrit à l'instant la portière : c'était le postillon qui s'était saisi de James. Aidé de son maître, ils le lièrent fortement, l'attachèrent derrière la voiture et continuèrent leur route. Arrivé à Abington, M. de Bouran (car c'était lui qui, d'après l'usage des Français [1], ne pouvait se décider à se laisser dépouiller sans entreprendre de défendre sa propriété) descendit le voleur chez le juge de paix, fit sa déposition, et courut où l'amitié l'appelait.

[1] Les Anglais, lorsqu'ils voyagent dans leur pays, ont la bonhomie de faire une bourse pour les voleurs. Cette conduite de leur part ne tient point au sentiment de la crainte, mais bien à des idées philantropiques. L'Anglais croit aux remords du méchant : il changerait d'opinion s'il se trouvait ici avec quelques membres de nos anciens comités révolutionnaires.

CHAPITRE XX.

Désespoir d'Herbert. Entrevue inutile. M. de Bouran ramène mylord Annesley à Londres.

J'AI quitté mylord Annesley à l'instant de son départ pour Abington. On se souvient qu'il sortait d'une longue et dangereuse maladie, et qu'il était encore très-faible; cependant il fit le chemin assez lestement, et sans que sa santé s'en trouvât plus mal; il descendit à une autre auberge que celle où il avait logé à son premier voyage, dans la crainte que la très-indiscrète mistriss Horary ne prévînt M. de Mo..... de son arrivée. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il envoya à Light-House pour y chercher l'obligeant et intéressant jardinier. La leçon était si bien faite au commissionnaire, qu'il ne

pouvait faire de méprise. Deux heures après il revint avec son homme.

Je n'essaierai pas de peindre le désespoir d Herbert, en apprenant les changemens survenus à Light-House; le mariage d'Amelina arrêté avec le fils d'O-Meara, puis rompu par la disparition subite de M. de Mo...; enfin, le départ d'Amelina avec l'Irlandais, sans que personne eût la moindre connaissance du lieu où ils étaient allés: que d'événemens aussi extraordinaires que désolans! Mylord, ne pouvant se persuader que ces mystères fussent un secret pour les trois O-Meara restés, demanda au jardinier s'il pourrait voir et parler à quelqu'un de cette famille. —Si Mylord desire parler à miss Georgia, je trouverai le moyen de l'attirer chez nous, au moment qu'il le jugera à propos; et c'est d'elle dont il sera le mieux instruit, car elle était l'amie de miss Amelina, et c'est une bonne et douce

fille. Quant à sa mère, je vous certifie, Mylord, qu'elle ignore où son mari est allé; et son grand benêt de fils a aujourd'hui bien d'autres affaires que celles de ses parens. Il s'est lié avec les plus mauvais sujets de la ville, et il dépense beaucoup d'argent. Dieu sait où il en prend; sa mère et sa sœur vivent à Light-House aux dépens de mon maître qui, en partant, a envoyé une lettre par laquelle il chargeait M. O-Meara de conduire sa nièce je ne sais où: dans cette même lettre, il défendait à miss Amelina d'épouser James, et laissait mistriss O-Meara et sa fille maîtresses de rester à Light-House si elles le voulaient.

Le discours du jardinier ne fit qu'épaissir aux yeux de Mylord Annesley le voile qui couvrait la vérité.

Herbert convint avec le jardinier que, le jour suivant, il se rendrait chez lui à neuf heures du matin, temps où mistriss

O-Meara était encore au lit. L'entrevue avec miss Georgia n'étendit aucunement les lumières d'Annesley; elle n'en savait pas davantage que le reste des habitans de Light-House. L'air de franchise, et, plus encore, la tristesse de la jeune personne ne laissèrent aucun doute à Herbert sur sa véracité ; il la quitta avec un redoublement de douleur, car il s'était flatté d'en tirer au moins des indices qui pourraient guider ses démarches. Que faire ? où aller pour découvrir ce qu'étaient devenus et l'oncle et la nièce ? Leur départ ayant eu lieu six semaines avant, il était physiquement impossible de suivre leurs traces.

En rentrant à son auberge, Annesley se trouva mal; il n'était pas assez bien rétabli pour que la révolution qu'il venait d'éprouver ne lui fût pas funeste : on le mit au lit, et il eut une rechûte aussi dangereuse que sa première maladie. La

crainte que son père n'apprît l'objet de son voyage l'avait engagé à ne se faire suivre par aucun de ses gens : il eût donc été livré à des mains étrangères et peu intéressées à lui prodiguer les soins indispensables à son fâcheux état, si un heureux hasard ne l'avait fait descendre chez des gens honnêtes et humains, qui veillèrent eux-mêmes à ce qu'il ne manquât de rien. Une garde zélée et intelligente fut chargée de le soigner ; on fit venir le meilleur médecin de la ville, homme fort instruit dans son art, et plus attaché à sauver ses malades qu'à leur arracher de l'argent. Pendant trois semaines, Herbert fut continuellement dans le délire ; une fièvre ardente le faisait marcher à pas de géant vers la tombe. Au bout de ce temps, et contre l'espérance même du médecin, les symptômes alarmans disparurent ; la fièvre se calma, et le malade recouvra la connaissance. Son premier soin fut de faire écrire

à son ami de Bouran, uniquement pour lui communiquer sa triste situation, le priant, sur toutes choses, de ne pas dire à son père où il était.

Dès que M. de Bouran reçut cette lettre, il se décida à partir sur-le-champ pour Abington. La véritable amitié ne calcule ni les distances ni la fatigue ; elle n'a qu'un but, c'est de tout sacrifier pour elle. Mylady vit, dans la rechûte d'Herbert, la confirmation de ses craintes ; la mort seule d'Amelina pouvait avoir causé ce terrible accident : d'ailleurs, il n'en parlait pas, et elle pensa que ce silence venait de la crainte de l'affliger. Le comte Douglas eut la même idée que sa femme ; mais il chercha à la rassurer par des probabilités plus consolantes. Félicité, devinant le motif de son époux, lui en sut gré, sans pour cela être désabusée.

M. de Bouran ne prit que le temps d'envoyer chercher des chevaux de poste,

et, se faisant accompagner par son valet de chambre, il se mit en route quatre heures après la réception de la lettre d'Herbert. Son domestique s'étant trouvé malade, il l'avait laissé et recommandé à une auberge d'Oxford, et avait continué son chemin tout seul. A trois milles d'Abington, il fut arrêté et accosté, comme je l'ai dit, et il se conduisit comme on l'a vu.

En quittant la maison du juge de paix, il se rendit à celle où habitait mylord Annesley, qu'il trouva beaucoup mieux qu'il n'avait osé l'espérer. Herbert serra tendrement les mains de son ami, et parut extrêmement sensible à la preuve d'attachement qu'il lui donnait; ses premiers mots furent des condoléances sur le sort de la pauvre Amelina. — Eh bien! mon ami, dit M. de Bouran, que pouvons-nous opposer à la mort? — Comment! reprit Herbert en fixant avidement son

ami, on vous a donc appris sa mort? — — Nous nous en sommes doutés d'après votre rechûte, et ma fille en a été sur-le-champ persuadée. — Le scélérat la conduisait donc au supplice, car je suis sûr, oh! oui, je suis convaincu qu'il l'a remise entre les mains de ses bourreaux. — Que voulez-vous dire? sur mon honneur, Herbert, je ne vous comprends pas? — Vous savez qu'elle est morte, Bouran; ne me cachez rien: on vous a sans doute donné des détails. — Aucun, je vous assure. — Mais, de qui donc savez-vous? — De personne: je vous ai fait part de mes craintes, que vous avez paru confirmer. — Ainsi vous n'avez aucune certitude. — Pas la moindre. — Ah! mon ami, vous me rendez la vie. De Bouran regarde Herbert, et, pour la première fois, il lit dans son cœur: il l'aime, se dit-il tout bas; mais je ne dois pas surprendre un secret qu'il a sans doute

des raisons pour vouloir me cacher. Une explication suivit ; et les deux amis, après des suppositions sans nombre, ne purent fixer aucune certitude sur les étranges événemens qui avaient éloigné si précipitamment de Ligt-House trois personnes qui semblaient s'y être fixées pour long-temps.

James fut conduit en prison, son procès fut instruit ; il avait été pris en flagrant délit : ses amis l'abandonnèrent ; vainement il les dénonça, il ne put fournir aucune preuve de leur complicité ; il fut convaincu, jugé, condamné à la mort et exécuté. J'anticipe un peu sur les événemens, et je passe rapidement sur plusieurs mois ; mais je reviendrai sur le passé. J'ai cru convenable de ne point interrompre le cours des aventures de James : quoique ce scélérat dût inspirer peu d'intérêt au lecteur, il me tardait de n'avoir plus à m'occuper de lui.

Bientôt la santé de mylord Annesley lui permit de retourner à Londres avec son ami, qui n'avait pas voulu quitter Abington sans lui. Avant d'arriver, Herbert s'inquiéta de la réception que lui ferait son père. Depuis deux mois qu'il était absent, il ne lui avait point donné de ses nouvelles. Mylord Anglesey avait recommandé que, si son fils arrivait lorsqu'il serait absent, on vînt l'avertir aussitôt : on savait toujours où le trouver. Cet ordre, dont on rendit compte à Herbert à son arrivée, lui fut une certitude des anxiétés de son père, et des reproches qu'il lui ferait de sa coupable négligence ; il avait à peine eu le temps de repasser dans son esprit les raisons les moins mauvaises qu'il pourrait alléguer, quand mylord Anglesey entra dans sa chambre, et courut à lui les bras ouverts : des larmes de joie tombaient de ses yeux. Tout occupé de lui témoigner

le plaisir qu'il éprouvait à le revoir, il ne songea pas à lui demander où il avait été, ni le motif de son silence; peut-être aussi ne voulut-il pas l'exposer à ne pas dire la vérité. Un si bon père pouvait avoir ce raffinement de délicatesse. Annesley fut fort aise que les questions de mylord Anglesey ne l'eussent pas mis dans le cas de le tromper; c'eût été une pénible tâche pour sa franchise.

Herbert revit mylady Douglas, et gémit avec elle sur le sort d'une des plus intéressantes et des plus malheureuses personnes de son sexe. Le paquet arrivé de Hambourg, qu'Annesley devait remettre à Amelina, revint entre les mains de Mylady. L'espoir que la lettre qu'il contenait pourrait peut-être donner quelque indice sur le séjour de sa jeune amie, inspira à Félicité le desir d'en faire l'ouverture. Herbert applaudit à son idée, et le cachet sauta. Si c'é-

tait une indiscrétion, elle fut en pure perte ; la lettre écrite par madame Schewend n'exprimait que des inquiétudes sur le cruel destin de son amie, des offres de services accompagnés d'effet ; car M. Schewend avait inséré dans l'enveloppe une lettre de change de deux cents livres sterlings, à toucher chez une des meilleures maisons de Londres : elle finissait par engager Amelina à revenir près d'elle, l'assurant qu'elle y serait reçue et considérée comme l'enfant de la maison. — Vous êtes ma fille, marquait cette digne femme, vous fûtes l'épouse de mon fils, vous ne pouvez être nulle part aussi convenablement qu'avec des parens qui vous aiment et vous estiment comme vous le méritez. — Et qui ne se ferait un devoir et un plaisir, dit Mylady, en reployant la lettre, de donner asile à cette chère enfant ! — Oh ! personne, répondit Herbert ; ses vertus la

font chérir, et ses malheurs la rendent tellement intéressante, que les cœurs les plus froids ne pourraient lui refuser un juste hommage de respect et d'admiration.

L'amitié et l'amour se plaisaient à confondre leurs mutuels regrets; Mylady et Annesley n'éprouvaient d'adoucissement à leur chagrin, qu'en pouvant librement s'entretenir de l'objet qui le causait: je crois pouvoir avancer que, s'il existe peu d'amans tels que Herbert, il se trouve encore moins d'amies qui ressemblent à mylady Douglas. Il en coûte peu pour dire: J'ai infiniment d'amitié pour telle personne; s'agit-il de le prouver? on cherche, on trouve des prétextes pour motiver un refroidissement. Ah! qu'il avait raison, ce peintre si vrai des mœurs de la société, l'auteur si gai du Mariage de Figaro, quand il disait dans je ne sais quel couplet:

Ma foi, deux femmes qui s'adorent,
Tout bien compté, ne s'aiment point.

CHAPITRE XXI.

Amelina voyage de nouveau. Elle est prisonnière. Lettre énigmatique. Refus positif d'Amelina. Menaces d'O-Meara.

Le départ d'Amelina et de M. O-Meara eut lieu, comme ce dernier l'avait annoncé, trois jours après sa déclaration à Amelina. Madame Larino en vit les préparatifs avec chagrin; il lui paraissait doux de toucher une guinée par jour, pour des frais qui n'allaient pas à la moitié : cependant elle se consola un peu, en recevant de l'Irlandais l'assurance qu'ils reviendraient sous un mois ou six semaines.

Sans doute l'intervalle du lieu qu'on quittait, à celui où l'on allait, n'était pas

considérable, car six heures suffirent pour le franchir. On était parti à l'issue du dîner, c'est-à-dire, à six heures du soir, et l'on arriva à minuit. Il était facile de deviner que M. O-Meara avait disposé les choses de manière qu'il serait impossible de rien voir du chemin et de la nouvelle habitation. La conduite de cet homme, ne cessant de porter le cachet du mystère, alimenta la défiance d'Amelina. Malgré les précautions d'O-Meara et de la perfide Louisa, elle s'apperçut que la maison où ils descendaient était isolée. L'ombre de quelques arbres, qu'elle crut distinguer avant d'entrer dans la cour, lui fit présumer qu'elle était située au milieu des bois. Un froid glacial se répandit dans ses veines, et son tremblement était si violent, que Louisa fut forcée de lui donner le bras pour l'aider à monter l'escalier. Sans avoir de raison de se défier de sa femme de chambre,

elle n'en avait pas pour compter beaucoup sur elle, dans le cas où ses secours lui seraient nécessaires; ainsi, elle se voyait presque entiérement à la merci d'un homme qu'elle méprisait, et croyait capable de tout. Cependant, ne voulant pas doubler ses avantages par une apparence de faiblesse, elle tâcha de surmonter son agitation, et affecta une tranquillité qu'elle était bien loin d'avoir. Trop préoccupée de ses noires idées, elle ne porta pas son attention autour d'elle, et se trouva dans un grand appartement décemment meublé. Sans s'être apperçue des lieux qu'elle avait traversés pour y arriver, un grand feu qu'elle vit en entrant ne lui laissa aucun doute qu'elle ne fût attendue. O-Meara, au bout d'un quart-d'heure qui s'était passé dans un silence respectif, lui présenta la main pour la conduire dans une pièce voisine, où elle vit une table dressée, qui fut bien-

tôt couverte d'un assez bon souper. Amelina mangea peu, et témoigna le desir de se retirer. Louisa parut, et accompagna sa maîtresse dans sa chambre à coucher. Suivant sa coutume, Amelina la congédia dès qu'elle fut déshabillée. Restée seule, elle examina les portes, les serrures, et généralement tous les recoins. Rien ne lui parut suspect, et elle crut pouvoir, sans danger, se coucher, et goûter un repos dont son esprit avait encore plus besoin que son corps.

Le sommeil ne trompa pas son espoir; elle dormit fort paisiblement jusqu'à huit heures du matin. Dès qu'elle fut levée, elle adressa au créateur sa prière ordinaire, qui finissait toujours par implorer la grace de n'être pas accablée de plus de peines qu'elle n'aurait de courage pour les supporter; ensuite elle jeta un coup-d'œil à travers ses fenêtres : tout lui confirma ce qu'elle avait cru voir la

veille. Ce qui avoisinait le côté qu'elle avoit en perspective ne lui laissait appercevoir qu'une chaîne sans fin de bois et de forêts ; le jardin paraissait même en être une continuité. La saison, assez avancée, avait dépouillé presque entièrement les arbres ; mais ils étaient si proches les uns des autres, que leurs branches, quoique nues, interceptaient la vue de ce qui se trouvait au-delà. Le froid ne lui permit pas d'ouvrir les croisées ; d'ailleurs, qu'aurait-elle vu de plus ? Il était bien clair que le lieu où on l'avait amenée était éloigné de toutes autres habitations ; mais on lui avait promis qu'elle y apprendrait des nouvelles de son oncle, ce qui la décida à descendre beaucoup plus tôt qu'elle ne l'aurait fait.

Qu'on juge de sa surprise et de sa consternation, lorsqu'en voulant ouvrir sa porte, elle s'apperçut qu'elle était fermée en dehors. Un cri involontaire lui

échappa, et elle se laissa aller sur un canapé qui se trouvait près d'elle. Dans l'instant même elle entendit mettre une clef dans la serrure, et vit un homme qu'elle ne connaissait pas, qui fit entrer Louisa, en lui disant de prendre les ordres de sa maîtresse pour le déjeûner, et qu'il allait l'attendre à la porte.

Louisa se présenta d'un air triste, et demanda ce que madame desirait qu'elle lui montât. — Rien, répondit Amelina sèchement. — Comment, vous ne prendrez pas quelques tasses de thé? — Je vous ai déjà dit que je ne veux rien. Louisa, interdite du ton sévère et du regard méprisant de sa maîtresse, n'osa répliquer; elle restait à la même place, et tenait ses yeux baissés. — Vous m'avez entendue, votre présence ne m'est plus nécessaire, et peut être utile ailleurs. Laissez-moi.

Louisa sortit, et la porte se referma

à double tour.—Me voilà donc décidément prisonnière, s'écria Amelina; et c'était ici que je m'étais flattée de trouver la fin de mes inquiétudes. Misérable O-Meara! c'est ainsi que tu tiens tes paroles! Comment ai-je pu y croire? Insensée! devais-tu douter un instant de la scélératesse d'un homme qui s'était déjà mis à découvert? Celui qui projette le déshonneur d'une fille, ne peut posséder aucune vertu. Quelle est donc ma destinée! Grand Dieu! n'ai-je pas subi d'assez cruelles épreuves, et mon passage dans ce monde ne m'offrira-t-il que des épines? Pour la première fois, l'infortunée osa murmurer contre la providence; son désespoir était sans bornes. L'idée de se donner la mort occupa fortement son esprit; bientôt la douceur habituelle de son caractère reprit son empire; elle rougit d'avoir eu une pensée aussi criminelle; et, pour réparer ce moment

d'erreur elle se promit d'opposer une entière résignation à tous les genres de souffrances qui semblaient lui être réservés. — O mon père ! o ma mère ! votre courage ne s'est jamais démenti en allant à la mort ; vous me l'avez légué ce courage, je ne l'oublierai pas, et je saurai souffrir pour obéir à vos derniers conseils.

Les cœurs affligés ont plus de propension à la tendresse que les autres. Amelina avait toujours éloigné de sa pensée le souvenir de mylord Annesly ; elle osa s'en occuper. Ses vertus, ses qualités, et même ses agrémens personnels se retracerent à son esprit ; elle trouva une certaine douceur à se rappeler ce qu'elle lui devait de reconnaissance. — Il m'a sauvé la vie, il a des droits à mon amitié : le mot amitié prit la place d'un autre que, sans doute, elle ne voulut pas prononcer ; mais son cœur, plus

sincère, battait au souvenir des preuves d'attachement d'Herbert. Il en est de la pensée comme des actions qu'on se permet sans les approuver, on la repousse d'abord, on y revient en hésitant, puis on y cède; et, alors, elle devient la plus douce, la plus chère occupation de la vie. C'est ce qu'éprouva Amelina; elle s'était long-temps défendue toute idée qui pouvait avoir rapport au trop aimable Annesley; mais, cette fois, elle se plut à rappeler jusqu'aux plus petits détails de ses actions, de ses paroles, même de ses regards, dont Herbert était beaucoup moins maître que des autres, et qui avaient suffi pour instruire Amelina des sentimens tendres qu'elle lui inspirait.

Les réflexions, alors agréables de mon héroïne, furent interrompues par l'arrivée d'O-Meara. On lui ouvrit la porte de même qu'à Louisa; il se présenta d'un

air aussi aisé que s'il ne fût venu que pour recevoir des remercîmens : l'accueil d'Amelina fut froid et sérieux. — Convenez, ma belle enfant, lui dit-il en souriant, que vous m'en voulez beaucoup. Elle ne daigna pas l'honorer d'une réponse. — Sans doute vous m'accusez de barbarie, de cruauté, et votre cœur, bon et sensible pour les autres, me réserve tous les sentimens les plus affreux. Point de réponse encore. — Votre silence, Amelina, est une insulte que je souffre avec beaucoup de peine; mais l'amour plaide votre cause dans mon cœur, et je lui fais le sacrifice de l'amour-propre. Voici, d'ailleurs, qui me fera, j'espère, trouver grace à vos yeux. Patrick alors tira une lettre de sa poche qu'il remit à Amelina. En reconnaissant l'écriture de son oncle, un mouvement de joie ajouta des roses aux lis de son teint; un sourire gracieux se plaça sur ses lèvres, et elle fixa O-

Meara sans horreur. Voici ce que lui mandait M. de Mo....

« Soyez sans crainte, ma bonne et
« chère Amelina ; mon existence n'est
« point en danger : nous nous rever-
« rons, j'espère, un jour, pour ne plus
« nous séparer. Ayez toute confiance
« dans mon ami Patrick ; il la mérite,
« et je n'ai qu'à me louer de ses procé-
« dés. Il a pour vous beaucoup d'attache-
« ment ; suivez ses avis, et sur-tout ne
« cherchez pas à pénétrer un mystère
« qui ne doit pas encore être découvert.
« Votre sûreté et la mienne dépendent
« absolument du secret que nous som-
« mes obligés de vous cacher. Je sais les
« intentions et les projets d'O-Meara ;
« je les approuve, et desire que vous y
« donniez votre aveu : il faut, ma bien-
« aimée nièce, se conformer aux cir-
« constances, et céder à la nécessité. Je
« conçois que la proposition qu'il vous

« a faite vous a causé de la peine, ayant
« peut-être d'autres vues; mais souve-
« nez-vous de la fin terrible de vos pa-
« rens, des miens; et dites-vous, Le
« sacrifice que je ferai sera mille fois moins
« affreux. Vous aviez consenti à don-
« ner votre main sans l'aveu de votre
« cœur; ce qu'on exige aujourd'hui de
« vous est beaucoup moins pénible. Dans
« six mois, ou au plus une année, j'irai
« moi-même vous chercher pour vous
« ramener à Light-House, où nous vi-
« vrons de nouveau en famille. Mon
« ami nous sera plus cher à tous les deux,
« et le bonhenr reviendra encore habi-
« ter avec nous. Adieu, ma chère Ame-
« lina. Ne sachez pas mauvais gré à Pa-
« trick du silence qu'il est forcé de gar-
« der avec vous; plaignez-le plutôt: il
« vous chérit trop pour ne pas souffrir
« de vos reproches, et jamais personne
« n'en mérita moins que lui. »

F. DE MO..

P. S. « Je regrette sincèrement mis-
« triss O-Meara ; son mari l'aimait infi-
« niment : c'est une perte réelle pour ses
« enfans, et sur-tout pour Miss Geor-
« gia. Mais je connais mon Amelina,
« elle ne refusera pas de servir de mère
« à son amie, que je me propose de ma-
« rier à mon retour à Light-House, et
« dont la félicité augmentera la nôtre. »

Après avoir fait la lecture de cette étrange lettre, Amelina demeura sans mouvement pendant assez long-temps pour alarmer O-Meara ; il lui adressa la parole, et lui prit la main, sans qu'elle eût l'air de faire la moindre attention à lui. Une pâleur mortelle s'était répandue sur sa figure ; et, sans une respiration convulsive, on aurait cru qu'elle avait perdu connaissance. L'embarras de Patrick redoublait ; et il allait se décider à appeler quelqu'un, quand Amelina leva les yeux, et parut sortir de sa stupeur. Après avoir jeté

un regard égaré sur l'Irlandais, elle fixa la lettre qu'elle tenait encore dans sa main: elle était restée ouverte, et Amelina la relut une seconde fois; ensuite elle la plia, la mit dans sa poche, et pria M. O-Meara de lui communiquer le projet dont son oncle lui faisait mention.— Vous connaissez mon immortelle tendresse pour vous, Amelina, et vous demandez l'explication d'un projet dont mon ami parle cependant d'une manière assez claire pour être compris facilement; et que puis-je projeter, si ce n'est de devenir l'époux de la divine Amelina? — Vous avez une femme, Monsieur.—Votre oncle ne vous marque-t-il pas que j'ai eu le malheur de la perdre? —Ah! cela est vrai, ma tête est un peu troublée; mais, Monsieur, mistriss O-Meara était vivante, quand vous osâtes me parler un langage aussi déplacé dans votre bouche, qu'il était insultant pour moi.—J'avais

reçu alors la nouvelle de la mort de mistriss O-Meara. —Et, vous voulûtes, par une suite de vos sincères regrets, la remplacer sur-le-champ? — Je l'estimais, et je vous adore; voilà mon excuse à tant de précipitation. — Et M. de Mo.... approuve une union aussi extraordinaire?— Elle ne lui a pas, sans doute, paru telle? — Il est donc bien changé! — Mais, brisons pour le moment sur un sujet peu agréable pour moi. Il ne me sera donc pas possible de rien savoir concernant mon oncle? — N'avez-vous pas lu sa lettre? — C'est parce que je l'ai lue, que sa conduite et la vôtre me paraissent un problême. Quel est le pouvoir qui peut susciter des dangers à un étranger, habitant la terre de la liberté? Au surplus, mon oncle me mande qu'il n'en court aucun. Qui donc l'oblige à fuir sa nièce et sa maison? Pourquoi est-il forcé de se tenir caché? — Miss

Amelina, j'espérais que vos questions céderaient aux ordres de M. de Mo.... Il est douloureux pour moi de subir un interrogatoire aussi sévère, quand vous savez que mon amitié me prescrit le silence. — Est-ce encore par une suite de cette extrême amitié que je suis ici prisonnière? — C'est encore la suite d'un devoir qu'il faut que je remplisse. — En vérité, M. O-Meara, votre dévouement à ma malheureuse famille vous jette dans de fâcheux embarras, et vous fait remplir un rôle bien odieux! A votre place, je tâcherais d'aimer un peu moins l'oncle, afin de ne plus tant tourmenter la nièce. — Votre ironie est piquante, Amelina. — Elle vous peint ma pensée; au moins, c'est mon intention. — Votre réponse à la proposition de mon ami? — Elle sera précise et courte: jamais je ne serai votre femme. — Et vous désobéirez à M. de Mo.....? — Je respecte

mon oncle, je le chéris ; mais il n'a pas le droit de me sacrifier. — Et, si sa vie dépend de cette union ? — Cela ne se peut. — Si je vous le prouve ? — Je ne fais pas des suppositions impossibles. — M. de Mo...., est au pouvoir des Francais, et sa grace doit être achetée par le don de votre main. — Quel misérable subterfuge ! l'imposture est trop forte pour faire illusion une minute. J'entrevois dans tout ceci une fourberie tramée pour ma perte ; mais je saurai m'en préserver. Recevez, une fois pour toutes, la déclaration que je vous fais, de souffrir tous les genres de maux, plutôt que de vous recevoir à titre d'époux : je vous l'ai déjà dit, vous pouvez user de la loi du plus fort, et continuant à me priver de ma liberté, me rendre infiniment malheureuse. Mais tant qu'Amelina de Mo.... aura les moyens de s'exprimer, elle les emploiera pour témoigner l'horreur in-

surmontable que vous lui avez inspirée. — Du moins, dit O-Meara en étouffant de rage, vous répondrez à votre oncle. — A l'instant même, reprit mon héroïne, en se plaçant au secrétaire. En peu de minutes sa lettre fut achevée; elle la présenta à Patrick, qui y lut ce qui suit :

« En toutes choses, mon très-honoré « oncle peut ordonner du sort de sa « nièce, excepté sur la proposition que « lui a faite M. O-Meara : proposition à « laquelle jamais elle ne donnera son con- « sentement. Le sacrifice est au-dessus « de ses forces. Si l'oncle qu'elle chérit lui « demandait sa vie, elle se trouverait « heureuse de lui donner cette dernière « preuve d'un attachement qui ne finira « qu'avec elle. »

AMELINA DE MO....

Ainsi, Miss, reprit l'Irlandais, votre

parti est irrévocablement pris? — Irrévocablement. — Nous verrons qui doit céder, dit-il en se promenant dans la chambre d'un air furieux. Amelina ne parut plus s'en occuper. Après un léger silence, il se rapprocha. — Oui, vous êtes prisonnière, et votre captivité durera jusqu'à l'instant où votre opiniâtreté cessera. Adieu. Il frappa à la porte, elle s'ouvrit, et il sortit en marmotant des menaces qui firent beaucoup moins de peur à Amelina que la lettre de son oncle ne lui avait fait de mal. Une phrase de cette lettre, qu'elle relut plusieurs fois, lui sembla n'avoir pas la même signification que le reste. Comment M. de Mo.... pouvait-il supposer que le sacrifice qu'on attendait aujourd'hui d'elle, fût moins pénible que celui auquel elle s'était soumise, pour écarter de son oncle les dangers que son refus lui faisait craindre? Son mariage avec le fils, tout dé-

plaisant qu'il lui semblait alors, présentait encore moins de dégoût que celui proposé avec le père. Mais tout le contenu de la lettre, excepté ces deux lignes, ne laissait aucun doute sur les intentions de M. de Mo..... Tout, jusqu'au post-scriptum, annonçait une positive détermination; car, enfin, pour servir de mère à Georgia, il fallait qu'elle devînt la femme de son père. Jamais Amelina ne se sentit une volonté plus décidée; elle aurait bravé mille morts, plutôt que de consentir à un hymen aussi odieux.

CHAPITRE XXII.

Histoire de Patrick O-Meara.

LA mort supposée de mistriss O-Meara était la base du plan fait par Patrick pour légitimer ses indignes prétentions. Il ne

pouvait pas dire à une fille vertueuse ce qui était une vérité : c'est que mistriss O-Meara avait, sans l'être, le titre de son épouse. Il en avait eu une précédemment qu'il ne s'était fait aucun scrupule d'abandonner pour vivre scandaleusement avec une fille perdue. Quoique sentant d'avance le dégoût que je vais éprouver, en traçant quelques traits de la vie de l'exécrable Patrick, il est absolument indispensable que je le fasse un peu mieux connaître. Que le métier d'auteur est pénible, lorsque sa tâche est de peindre le vice avec toutes ses difformités !

« Patrick O-Meara, né à Dublin, appartenait à une famille aisée, composée de membres probes et généralement estimés. Sa famille était nombreuse, et professait la religion catholique, apostolique et romaine. Dès sa plus tendre jeunesse on le destina à l'église ; et cet état lui convenait d'autant mieux, qu'il mani-

festait déjà les plus heureuses dispositions à l'hypocrisie. Ne jugeant que d'après les apparences, comme c'est assez l'usage, on le crut pendant long-temps honnête, pieux, et sur-tout très-sage. Aucune de ces qualifications ne lui convenait; il n'avait que des inclinations vicieuses; fripon par calcul, athée par principes, et libertin par goût : tel fut Patrick à douze ans, et tel il était à cinquante-six; âge qu'il avait, quand il fit la connaissance du loyal et faible M. de Mo.....

« Plusieurs de ses frères firent des mariages avantageux; de ses deux sœurs, une resta fille, et l'autre mourut en suivant son époux qui allait prendre possession d'un commandement aux Grandes-Indes. Patrick, malgré la perversité de ses mœurs, jouissait dans sa famille, et même dans la capitale, d'une espèce d'estime : je dis espèce, parce que cer-

ains propos, qui avaient sourdement circulé, jetaient quelque louche sur sa conduite privée. Cependant il atteignit vingt-huit années sans qu'on pût lui imputer de mauvaises actions : je ne prétends pas dire qu'il n'en fit que de vertueuses; mais je veux prouver qu'avec de l'adresse, et sur-tout de la fausseté, on peut parvenir à usurper une apparence de bonne réputation. Vers ce temps, une de ses belles-sœurs, Écossaise, fit venir une de ses parentes pour perfectionner son éducation. La jeune Lucy Kinross était orpheline, avait de la fortune; sans être belle, elle plaisait généralement : je ne dirai rien de son esprit, il était remplacé par la raison et la droiture; mais on vantait ses graces, sa tournure, et principalement sa candeur. Patrick en devint amoureux, et sut s'en faire aimer. Alors il n'avait rien de répugnant; sa taille, très-haute, ne comportait pas, à la vérité,

les justes proportions qu'on pouvait désirer; mais elle était assez aisée, et il avait l'art d'en cacher les défauts. Son visage très-brun avait un air martial, ce qui contrastait absolument avec son état; ses yeux, naturellement durs et farouches, s'adoucissaient à sa volonté. Tous ses autres traits, qu'il savait travailler suivant les occasions, pouvaient inspirer des sentimens tendres. Lucy vit tout en beau, et bientôt Patrick obtint l'aveu d'un amour partagé.

« La séduction était une des plus agréables jouissances d'O-Meara; il aimait à voir gémir les victimes de son libertinage, et se faisait un jeu de les abandonner, et sur-tout de les voir tomber dans le mépris et l'avilissement. Le sort de Lucy eût sans doute été semblable à celui de celles qui l'avaient précédée, si la famille entière ne s'était réunie pour forcer Patrick à réparer le mal

qu'il avait causé. J'ai dit qu'on l'avait destiné à l'état ecclésiastique ; mais des circonstances qui sont inutiles à détailler ici, l'avoient empêché de recevoir les ordres, et il attendait, dans une vie oisive, sans impatience, que les obstacles fussent levés. En dépit de sa répugnance, on le força d'abandonner l'état auquel il était destiné, et d'épouser la fille qu'il avait séduite, et dont le déshonneur ne pouvait bientôt plus être un secret. Son amour ayant cessé avec ses desirs, il voulut éluder ; mais on le menaça non seulement de le traduire devant les tribunaux, mais, en outre, de vider plusieurs affaires d'honneur avec ceux des parens de Lucy qui avaient conservé les vieux principes qui font protéger le faible innocent contre le fort injuste. Patrick n'aimait ni les jugemens publics, ni les corrections particulières : ainsi il céda, sinon de bonne grace, du moins sans contrainte apparente.

« La fortune que lui apporta Lucy le réconcilia un peu avec elle ; mais la violence de son caractère eut plus d'une occasion d'éclater, quoique toujours sans raison valable ; et les mauvais traitemens qu'il fit éprouver à sa victime ne cessèrent qu'à l'époque où elle lui donna un fils. Patrick n'avait pas les entrailles d'un père ; mais il était orgueilleux de l'être. Aucun de ses frères n'avait d'enfans mâles ; il sut quelque gré à sa femme du présent qu'elle lui avait fait, et le ménage fut moins orageux.

« O-Meara n'étant plus tenu à conserver les apparences de sagesse, dont son état lui avait fait la loi, cessa de se soumettre à aucune gêne, et se livra à tous les excès, sans s'embarrasser des discours. Le vin, le jeu et les femmes, eurent bientôt dissipé la dot de Lucy, et sa légitime ; (comme cadet, elle avait été médiocre.) Les ressources s'épuisèrent,

et causèrent de fréquentes humeurs, dont les voies de fait étaient la suite. Mistriss O-Meara, douce et pacifique, supportait tout sans se plaindre; son sort était affreux, mais elle l'avait mérité. Une femme qui oublie ses devoirs doit être punie. Je le suis, disait-elle; de quoi et à qui puis-je me plaindre? la providence est juste.

« En six années de temps, mistriss O-Meara accoucha de quatre enfans; deux seuls lui restèrent. La vie de cette femme infortunée se passait dans les larmes et les privations. Depuis long-temps Patrick était brouillé avec sa famille: ainsi Lucy ne voyait personne: car le dénuement où l'avait jetée son mari ne lui aurait pas permis de se présenter dans aucune société. Toute entière au soin de son ménage, elle n'avait de plaisir qu'à élever ses enfans. Le ciel lui enleva bientôt cette douce consolation: la petite-vérole em-

porta, en huit jours de temps, son fils et sa fille. Patrick, qui ne tenait à sa femme que par sa paternité, tarda peu à l'abandonner entièrement. Mistriss O-Meara apprit que son indigne époux vivait publiquement avec une malheureuse perdue d'honneur, dont il avait eu deux enfans, un garçon et une fille. On l'avait dit la vérité à mistriss O-Meara. La femme qui avait fixé Patrick était une de ces créatures que les hommes sans mœurs recherchent et méprisent en même temps. Cette femme, que le lecteur connaît déjà, avait eu, dans sa jeunesse, assez de beauté pour fixer les regards. Ses parens, vils par intérêt, spéculèrent sur les profits de ses charmes; mais ils furent trompés. Dès que Charlotte connut leurs vues et ses moyens, elle s'occupa seule de son bien-être, et, pour n'être pas traversée dans ses projets, elle quitta la maison paternelle, et se

rendit chez un officier qui l'avait courtisée, et qu'elle aimait. Ce n'était pas une raison pour compter sur un attachement éternel ; aussi ce premier engagement fut-il de courte durée. Elle appartint successivement à des hommes de caractères et d'états différens; ce qui lui rendit l'humeur souple et les manières insinuantes: quoique n'ayant point d'esprit, elle savait arranger ses plaisirs avec son intérêt ; une somme assez forte fut le fruit de ses économies et de la générosité de ses amans. Depuis quelque temps elle était libre, quand Patrick, qui avait déjà trois mois de mariage, la rencontra au spectacle. Il la trouva, ce qu'elle était en effet, jolie ; il le lui dit, et, sans cérémonie, il alla souper chez elle. La délicatesse et les petits soins n'ayant rien de commun avec ce couple éhonté, il ne fut question que de faire des arrangemens. Patrick promit beaucoup, avec

l'intention, alors, de tenir peu; mais, contre son ordinaire, il s'attacha à Charlotte, et elle en obtint même au-delà de ses promesses. La pauvre Lucy fut dépouillée sans pitié, tandis que Charlotte se vit entourée de ce que le luxe inventa de plus extravagant. Le premier enfant que Patrick eut de cette femme méprisable ajouta de nouveaux liens à son attachement pour elle, et le détacha de plus en plus de Lucy. Trois ans après, Charlotte accoucha encore d'une fille; cette fois, les cadeaux ne furent pas donnés à profusion, et cela, par plus d'une raison; la première est que Patrick ne possédait plus rien, et qu'il se promettait désormais de vivre aux dépens de sa maîtresse. En outre, la naissance d'une fille fut loin de lui causer de la joie. Il se trouvait assez d'enfans, et cette dernière fut un surcroît d'embarras. Sans être précisément dégoûté de Charlotte, il n'a-

vait plus pour elle cette passion effrénée qui contribua plus à sa ruine que sa générosité : car O-Meara était prodigue, et ne savait pas être bienfaisant. Combien de gens sont de son caractère !

Charlotte aimait peu Patrick, mais elle le craignait excessivement. Il avait pris un tel ascendant sur son esprit, qu'elle n'osait avoir de volontés que les siennes. Il tarda peu à devenir un maître impérieux, exigeant. Il n'était pas jaloux ; mais il feignait de l'être, pour empêcher sa maîtresse de sortir. Sa raison était simple ; elle pouvait rencontrer des donneurs d'avis, et il les redoutait. La bourse de Charlotte était devenue la sienne ; il y puisait, même pour payer ses plaisirs. Le trésor le plus considérable se tarit. Celui de Charlotte, qui n'était pas immense, fut bientôt épuisé. Elle pleura beaucoup ; il gronda, eut de l'humeur, fit des menaces, et Charlotte ne

manifesta plus son chagrin. Cependant, comme on ne vit pas sans ressources, il fallut en chercher; celles que procure un honnête travail sont si médiocres, qu'elles deviennent insuffisantes pour les êtres dissipés et débauchés. Ce genre de vie ne pouvait donc convenir ni à Patrick ni à sa maîtresse; le métier de faire des dupes leur parut plus facile: il était dans leurs goûts et leurs principes. Ils en trouvèrent quelques-unes; mais le bonheur n'est pas éternellement constant. La justice, qui se mêle de tout, s'occupa des affaires du ménage; elles n'étaient pas très-claires; et, pour éviter qu'elles ne devinssent encore plus embrouillées, elle jugea à propos de bannir M. O-Meara et Charlotte Stapleton, à perpétuité, de l'Irlande. Crier à l'injustice soulage, mais n'obvie à rien. O-Meara, aidé de sa compagne d'infortune, emballa ce qu'il ne put vendre, et quitta Dublin avec ses

enfans et leur digne mère. Il fut alternativement comédien ambulant, escamoteur, charlatan, prêtre, garçon, marié, etc..... Charlotte changeait aussi de forme, suivant les circonstances. Du rôle de maîtresse, elle passait sans murmures, à celui de servante. Au reste, à quelques petites escroqueries près, la famille vagabonde se comporta assez honnêtement pendant l'espace de douze années : il est vrai que la fortune ne leur avait point été favorable; mais c'était la faute du sort. Patrick et sa prétendue femme ne se seraient refusés ni l'un ni l'autre au plaisir de corriger la fortune, si l'occasion s'en était présentée ; mais elle fut si cruelle pour eux, que, durant cet intervalle, ils ne purent jamais l'approcher.

CHAPITRE XXIII.

Un voyageur assassiné. La valise. O-Meara vole un mort. Établissement. L'Irlandais trouve nne dupe. Générosité. Confidences indiscrètes.

« Le jeune James n'avait pas quitté ses parens. A quelle école eût-il pu être mieux ? Quant à la petite Georgia, Charlotte avait obtenu, avec assez de peine, de son ami, qu'elle fût placée dans une pension. Elle sentait que la vie qu'ils menaient était d'un mauvais exemple pour une jeune fille ; cette idée lui vint à quelques milles d'Abington ; et tandis que Patrick distribuait du baume, et que son fils recevait les générosités des auditeurs crédules, Charlotte conduisit Georgia,

agée alors de dix ans, à une pension d'Abington, très-médiocre, et à très-bon marché, dont on lui avait donné l'adresse.

« Environ trois ans après, la noble famille, voyageant pédestrement, s'était reposée à l'ombre de quelques arbres pour y faire un frugal dîner. Il était à peine achevé, que leur attention fut fortement fixée par des juremens qui précédèrent deux coups de pistolet, partis presqu'en même temps. Patrick, on le sait déjà, n'était ni brave ni humain; deux motifs pour ne porter aucun secours à ceux qui se trouvaient dans la détresse. Ainsi, dans l'occasion présente, au lieu de courir en avant, il fit signe à Charlotte et à son fils de garder le plus profond silence. James, encore plus lâche que son père, n'avait pu retenir un cri de frayeur au bruit des pistolets. Ce mouvement involontaire, et qui exprime les dispositions naturelles de celui à qui

il échappe, valut à l'apprenti charlatan quelques coups de baguette, dont son père le gratifia, en lui enjoignant de se taire. Charlotte, qui n'était pas à l'école de la bravoure, se mourait de peur, et ne souffloit pas le mot. Cependant ce cri, qui fut si mal accueilli, produisit un grand effet.

« A peine se fut-il échappé de la poitrine du tremblant James, qu'une voix peu éloignée prononça ce peu de mots : — Montez son cheval, il vaut mieux que le vôtre, et suivez-moi. — Prendrai-je la valise? demanda une différente voix. — Elle est détachée, il faudrait du temps pour la remettre, et nous n'en avons pas à perdre; vîte, fuyons. O-Meara, entendant la marche des chevaux, ouvrit les yeux que la crainte avait fermés, et apperçut distinctement deux cavaliers galopper vers le plus épais du bois; bientôt il les perdit de vue. — James, dit-il

à son fils, il paraît que ces hommes ont laissé une valise; tu devrais l'aller chercher.—Je ne le puis, mon père; mes jambes ne veulent pas me soutenir. — Lâche! reprit Patrick, on voit bien que tu dois le jour à une C.... — Grand-merci, dit Charlotte d'un air irrité. — Il s'agit bien de s'occuper de bagatelles, continua O-Meara; vous avez entendu, ils n'ont pas emporté la valise; cette valise n'est pas vide, sans doute; il faut, sans perdre un instant, nous en emparer. — Eh bien! mon père, qui vous empêche de l'aller prendre; vous êtes le plus âgé, vous devez être le plus courageux? — Il a raison, dit en souriant sa mère, il est tout simple qu'une femme et un enfant soient craintifs. Mais vous, Patrick, qui avez fait vos preuves, vous ne refuserez pas de les répéter. L'impudence de Patrick fut cette fois en défaut; il sentit la leçon; et, quoiqu'elle

ne fût faite que par récrimination, il garda le silence. Tout-à-coup il se leva. — Allons-y tous les trois, dit-il en les prenant chacun par la main; et les voilà cherchant à se faire un passage à travers les branches et les arbrisseaux. Ils arrivent au lieu de la scène, et trouvent un homme étendu par terre sans vie, et dont le crâne était emporté. Charlotte et James voulurent s'enfuir. — Attendez, dit O-Meara, n'oublions pas la valise. — La voilà, sans doute, mon père, répondit le jeune homme en ramassant un sac de cuir fermé d'une serrure. — Ce voyageur avait peut-être une montre et de l'argent sur lui, reprit Patrick; autant vaut que nous en profitions que d'autres. L'action suivit les paroles; il fouille le mort, et trouve dans ses poches une montre, une boîte d'or et une bourse bien garnie. Il s'empare de tout, et revient avec sa famille à l'endroit qu'ils venaient de quitter, et

vîte ils enveloppent la valise dont la pésanteur promettait beaucoup. James chargea le paquet sur ses épaules, et l'on se remit en marche, ayant soin de suivre un chemin opposé à celui qu'avaient pris les assassins. Patrick avait eu un moment l'intention de placer sa femme et son butin sur le cheval qu'on avait laissé, et qui broutait l'herbe à deux pas; mais la crainte qu'il ne fût connu pour appartenir à un voleur lui fit rejeter une idée aussi dangereuse.

« Ils n'allèrent pas coucher à Coleshill [1] comme ils l'avaient projeté; l'extrême besoin les engageait souvent à forcer leur marche pour arriver à de grandes villes, où ils exerçaient leurs talens avec plus d'avantage. Se trouvant en état de se défrayer pendant quelque temps, supposant même que la valise ne contînt rien de précieux, puisque la bourse et

[1] Ville située en Warwick-Shire.

les bijoux étaient dans leur poche, ils pouvaient se reposer et former à loisir de nouveaux projets. Un assez gros bourg se trouvant sur leur chemin, ils s'y arrêtèrent, et entrèrent dans l'auberge la plus apparente. Patrick prit un air important, et demanda la meilleure chambre et un bon souper; ses desirs furent remplis. Dès qu'ils se trouvèrent seuls, ils ouvrirent, ou, pour mieux dire, ils brisèrent la valise; car ils n'avaient pas la clef. Qu'on juge de la joie qui se répandit sur les trois visages, en appercevant une somme assez considérable en couronnes [1]; elle se montait à six mille livres tournois. Il y avait soixante et dix guinées dans la bourse. La montre et la boîte en valaient bien trente. Ainsi le cri que la peur arracha à James rendit son père possesseur de huit mille quatre cents livres.

[1] Valeur de six livres tournois.

« Cette bonne fortune devint un sujet de querelle dans le ménage. O-Meara voulait aller à Londres, et y reprendre son ancien état, avec cette différence qu'il se proposait de changer le titre de ministre catholique, pour lequel il avait été élevé, contre celui de ministre protestant. Charlotte desirait plutôt qu'ils se fixassent dans la province, et qu'il lui fît prendre le titre de sa femme. James aurait préféré de continuer la vie errante qu'il menait; son penchant à l'oisiveté lui faisait trouver fort doux de n'avoir d'autres occupations que d'écouter les balivernes que son père débitait en vendant son baume, et de tendre la main pour recevoir le prix d'un paquet de cendres ou d'une fiole d'eau de fontaine. Rien ne se décidait, et l'on se mit au lit sans s'être arrêté à aucun plan.

« En déjeûnant le lendemain, Charlotte témoigna le desir de reprendre sa

fille avec elle. — Et qui nous empêche, dit Patrick, d'aller nous établir à Abington ? Il y a des gens riches, j'y reprendrai mon premier état ; et qui sait....? La proposition plut à Charlotte, pourvu toutefois qu'elle eût la liberté de porter le nom d'O-Meara. Cela devenait d'autant plus nécessaire, qu'en plaçant Georgia où elle était, elle lui avait donné le nom de son père, et s'était annoncée comme sa femme. Il fallut bien des prières pour obtenir cette grace. Enfin, elle fut accordée: on partit pour Abington. Miss Georgia fut retirée de sa pension, où on ne lui avait rien appris ; mais elle était chez d'honnêtes gens, et elle n'y avait reçu que de bons exemples. On loua une petite maison qui fut garnie modestement, et l'Irlandais tâcha de se répandre dans la meilleure société. Il n'y fut pas goûté. Plusieurs occasions d'obtenir des places se présentèrent ; il les solli-

cita, et fut éconduit. Quelqu'un de mal-intentionné avait fait courir le bruit qu'O-Meara n'était ministre anglican que par circonstance, et qu'il était papiste dans le cœur. L'homme de Dieu, que l'occasion ou l'intérêt fait tourner à son gré, ne peut inspirer que du mépris, et c'est ce dont la plus grande partie des habitans d'Abington le gratifia. Les dames trouvèrent à mistriss O-Meara un air de hardiesse, qui, jusques-là, lui avait convenu; car la timidité aurait été un défaut dans les différens états qu'elle avait exercés; mais il n'en était plus de même. Causer en société privée, ou haranguer sur une place publique, sont deux choses si différentes, que rarement excelle-t-on dans les deux genres. Charlotte avait contracté l'habitude de gesticuler à tort et à travers; souvent même il lui échappait un de ces mots grossiers qui choquent les oreilles délicates. A la pre-

mière visite qu'elle fit à son arrivée, on la jugea, et elle fut condamnée sans appel à trouver désormais toutes les portes fermées.

« L'aimable James ne fut guère plus heureux. Des propos licencieux déplurent à tous les jeunes gens bien élevés; mais ce qui éloigna les uns rapprocha les autres. Pas un mauvais sujet qui ne le recherchât; c'était tous les jours des querelles avec les gens honnêtes et tranquilles : ces messieurs terminaient leurs parties de débauches par quelques dégâts dans la ville; sans cesse on venait porter des plaintes à Patrick de son fils. Au lieu de raisonner avec le jeune homme, il le battait. James ne se corrigeait pas; mais il fit comme son père, il devint hypocrite : on a vu quelle fut la fin de sa carrière.

« Les huit mille quatre cents livres trouvées dans la poche et dans la valise du

mort, n'étant pas un trésor sans fond, il s'évanouit à force d'y puiser. Le manque d'argent, dans un tel ménage, doit ordinairement y ramener la mauvaise humeur. Patrick redevint pour Charlotte un maître dur et impérieux; elle se soumit, parce qu'il lui laissait l'honneur de porter son nom.

« Ce fut à l'époque de la plus grande détresse de Patrick que M. de Mo..... arriva à Abington. Un hasard bien malheureux pour cet évêque lui fit faire connaissance avec l'Irlandais.

« M. de Mo.... ne savait que quelques mots anglais quand il vint à Abington. Se promenant un jour hors de la ville, il rencontra O-Meara, et lui fit une question à laquelle l'Irlandais répondit en français. Il faut avoir habité une terre étrangère, dont on entend à peine le langage des habitans, pour pouvoir apprécier le plaisir qu'on éprouve à trouver

quelqu'un qui puisse interpréter et ce qu'on vous dit, et ce que vous dites : c'est ce qu'éprouva M. de Mo.... Il engagea O-Meara à l'accompagner jusqu'à son logement ; ce que celui-ci accepta avec d'autant plus de plaisir, qu'il vit dans l'instant qu'il en pourrait tirer parti.

« La nuit amène les réflexions ; il en fit sur la manière dont il devait se conduire avec l'évêque : car M. de Mo.... avait laissé échapper, en lui parlant, qu'il était revêtu de cette dignité ecclésiastique. Il bâtit en conséquence un roman sur sa situation, et ne remit pas plus tard qu'à la première visite pour le débiter.

« Il se peignit comme une victime de la tyrannie paternelle ; au mépris de la vocation décidée qui l'appelait à l'état ecclésiastique, on l'avait forcé à se marier : mais il n'en était pas moins tout à son Dieu dans le cœur. A la mort de son père, ses frères et sœurs s'étaient ligués

pour causer sa ruine ; après maints procès qu'il fut obligé de soutenir, et qu'il perdit, parce que les juges étaient des amis de ses parens dénaturés, il se trouva sans un shilling, et fut forcé de vendre ses meubles, sa garde-robe et ses bijoux pour avoir les moyens de quitter un pays, que les chagrins qu'il y avait éprouvés ne devaient pas lui faire regretter. Il s'embarqua avec sa famille, et vint habiter Abington, où il végétait depuis trois ans des restes de sa fortune.

« Cette histoire, assez mal-adroitement tissue, et dont l'invraisemblance perçait à chaque mot, toucha M. de Mo... L'homme confiant, et qui a des mœurs pures, est si facile à tromper ! L'évêque crut, à la lettre, ce que lui disait l'Irlandais, et il le plaignit. C'était déjà quelque chose que d'inspirer de l'intérêt ; mais cela ne suffisait pas aux besoins de la pauvre famille. Patrick pensa que le spec-

tacle de leur misère ferait plus que les discours les plus pathétiques; en conséquence, il tâcha d'attirer le Français chez lui. Certes, il ne s'était pas trompé. M. de Mo..... ne vit pas, sans une vive émotion, l'entier dénuement de la mère et des deux enfans. Une chambre totalement dégarnie, deux femmes dont les vêtemens cachaient à peine la nudité, un jeune homme sans habit, et, pour toute nourriture, du pain et un peu de beurre, arracha des larmes à l'homme sensible. Par délicatesse, il ne témoigna rien de ce qu'il éprouvait à mistriss O-Meara; mais, en sortant, il glissa une bank-note de dix livres [1] dans la main de son mari, en le priant de procurer bien vîte à sa famille les choses de première nécessité.

« Depuis ce jour, il ne s'en passa pas un sans que Patrick ne visitât M. de

[1] Sterlings.

Mo.... dont il avait su capter l'estime par toutes les apparences de la vertu et d'un attachement sans bornes. L'infortune, qui semble soutenue par une résignation parfaite aux ordres de la providence, inspire nécessairement de l'estime à l'honnête homme qui en est le témoin; et de l'estime à l'amitié, en pareil cas, il y a peu d'intervalle: M. de Mo.... voua donc ces deux sentimens et la plus grande confiance à O-Meara; ce fut par ses soins qu'il acheta Light-House. Il servait d'interprète à l'évêque, pour tout ce dont il avait besoin, lui donnait des leçons d'anglais; et celui-ci, en le récompensant de ses peines, répandit bientôt une sorte d'aisance dans la famille. Ce changement frappa tous les yeux; chacun se disait: Il faudrait avertir cet honnête Français qu'il se livre à un fourbe qui ne veut que le duper; mais, comme le rôle de délateur n'est pas de mode en

Angleterre, personne ne voulut s'en charger, et M. de Mo.... se mit sans restriction à la merci du plus scélérat de tous les hommes.

CHAPITRE XXIV.

O-Meara est veuf. Une lettre confirme à Amelina les soupçons qu'elle avait conçus.

« Peu de jours après l'arrivée d'Amelina à LightHouse, O-Meara avait écrit à Dublin pour savoir ce qu'était devenue sa femme. On lui répondit qu'elle n'existait plus depuis sept ans. Cet événement parut d'un bon augure à Patrick, et lui fit concevoir l'affreux projet d'épouser Amelina. Les difficultés, les obstacles qu'il prévit ne firent qu'ajouter à sa détermination : il a prouvé que concevoir et exécuter n'était pour lui qu'une même chose. »

Amelina se douta bien que son refus positif ayant indisposé son persécuteur, elle n'en serait que plus soigneusement gardée; mais, accoutumée à souffrir, elle se soumit sans murmure à tous les événemens, et sut se faire, dans sa prison, un nombre infini de sujets de distraction.

Louisa lui étant devenue très-suspecte, elle lui signifia qu'elle n'avait aucun besoin de ses services, et qu'elle la dispensait de paraître dans sa chambre, excepté aux heures des repas. Cette fille, qui avait beaucoup d'humeur de n'avoir pu obtenir les cent guinées de M. O-Meara, puisqu'il ne devait les lui donner qu'autant qu'Amelina se livrerait à lui, reçut fort mal l'injonction de sa maîtresse, et osa lui parler avec une insolente familiarité. Amelina ne répondit rien; mais, appelant le guichetier, elle le chargea de mettre cette fille hors de son appartement. Son ton noblement impérieux en imposa

à l'homme, et il obéit à l'instant, malgré les efforts que fit Louisa pour rester.

Pendant quinze jours, Amelina ne vit ni O-Meara, ni Louisa. L'homme qui avait la clef de sa porte parut seul pour lui apporter ce qui lui était nécessaire; jamais elle ne lui parlait. Le gardien observait le même silence; mais il la regardait sans cesse, et ses yeux, en la fixant, avaient quelque chose d'effrayant. Amelina détournait toujours sa vue; mais elle ne pouvait éviter de rencontrer quelquefois les regards ardens de cet homme, et ils lui causaient des craintes mortelles. Du reste, il était attentif, prévenant, respectueux même; mais tout cela ne la rassurait pas: elle eût mieux aimé qu'il manquât de soins, et qu'il fît moins attention à elle.

Un jour, ce gardien qui ne lui avait pas encore adressé la parole, lui demanda si elle serait bien aise de quitter quelque-

fois sa chambre, pour se promener dans les pièces contiguës. Amelina répondit que cela lui ferait plaisir, ne fût-ce que pour changer d'air et prendre un peu d'exercice.—En ce cas, lui dit-il, je ne fermerai plus votre porte à double tour; ainsi vous pourrez sortir quand il vous conviendra.—Mais, dit Amelina, si cette complaisance vous attirait des reproches de M. O-Meara, j'aimerais mieux renoncer à la satisfaction que je m'en promets. —Soyez sans crainte, Miss, je ne crains nullement M. O-Meara; il n'a aucun pouvoir sur moi, et je puis autant que lui. Amelina, surprise qu'un homme qui semblait être dépendant de Patrick parlât de la sorte, ne savait qu'en augurer; il continua :— Vous êtes étonnée, Miss, de m'entendre traiter d'égal à égal avec celui que vous croyez peut-être mon maître; apprenez que l'amitié seule m'engage à lui rendre le service de vous gar-

der. — Un service ! reprit Amelina en rougissant de mépris. Le gardien sentit qu'il s'était trop mis à découvert, et tâcha de réparer son indiscrétion. — Si le rôle que je joue, ajouta-t-il, a quelque chose d'humiliant, je ferai en sorte de l'ennoblir par mes égards pour vous, et par une conduite délicate. Amelina ne répliqua pas. En sortant, il ne fit que tirer la porte.

Amelina ne profita pas ce jour-là de la liberté qu'on lui avait accordée; ce que lui avait dit le suppléant de Patrick l'occupa le reste de la soirée; il n'avait ni les manières, ni le ton d'un homme vulgaire. Son langage était poli, ses expressions choisies. Que pouvait-il être? Sûrement, s'il avait des principes et de l'honneur, il n'aurait pas voulu se charger de l'odieuse commission de seconder les iniques projets d'O-Meara. Il se disait son ami, c'était fixer l'opinion qu'on

en devait prendre. L'ami d'un scélérat ne peut être un honnête homme. Amelina avait une connaissance trop légère de la langue anglaise pour faire la différence de l'accent d'un étranger d'avec celui d'un Anglais. Elle présuma qu'il était du même pays que son ami. La manière extraordinaire avec laquelle il la regardait continuellement lui revint à l'esprit. Cette réflexion la conduisit à se rappeler que, pendant les premiers jours de sa captivité, elle avait remarqué que sa figure portait le cachet de la fausseté. Sans être très-bien, il pouvait passer pour un homme agréable; mais il avait un air en dessous, et, sur-tout, un sourire perfide. Il vint à l'heure accoutumée apporter le souper d'Amelina, et il lui demanda si elle avait déjà usé de la liberté de sortir de sa chambre; elle répondit que ce serait pour un autre jour, et il se retira sans en dire davantage.

L'absence d'O-Meara étonnait autant Amelina qu'elle lui faisait de plaisir. Elle tremblait à la seule idée de son retour. Sa captivité lui semblait supportable, tant que le misérable Patrick n'y joindrait pas l'horreur de sa présence. D'un autre côté, elle imaginait qu'il pouvait être allé trouver son oncle, et qu'il lui en rapporterait, sans doute, des nouvelles.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'on lui avait accordé la permission de se promener dans les appartemens voisins du sien, et elle en avait profité trois fois, sans qu'elle éprouvât aucune curiosité pour aller au-delà des limites qu'on lui avait prescrites.

Une nuit, étant tourmentée d'une insupportable insommie, elle voulut essayer si un peu d'exercice ne rappellerait pas le sommeil; elle se leva, alluma une bougie à la lampe qui brûlait toute

la nuit chez elle, et sortit de sa chambre qu'elle laissa ouverte. Il était minuit, nul bruit ne se faisait entendre, excepté celui du balancier d'une horloge placée au bas du grand escalier. Amelina posa son flambeau sur la tablette d'une fenêtre de la seconde chambre, et continua de traverser les suivantes, dont toutes les portes étaient ouvertes. Elle alla jusqu'à l'escalier; il lui prit fantaisie de descendre; mais, craignant de perdre son chemin, elle fut prendre sa bougie pour éclairer sa marche. Arrivée au bas des degrés, elle se trouva dans un vaste vestibule, sans autre meuble qu'une banquette de tapisserie. De là, elle entra dans une salle un peu plus garnie. En passant à côté d'une table, elle vit dessus une lettre à moitié déployée : un mouvement involontaire lui fit approcher sa lumière; et, jetant les yeux sur l'écriture, elle lut son nom. Prendre la lettre, la mettre

dans sa poche, regagner le vestibule, monter l'escalier, franchir les quatre chambres qui précédaient la sienne, fermer sa porte et tirer les verroux en dedans, fut pour elle l'affaire d'une minute. Jamais on n'eut plus de curiosité qu'Amelina en éprouva de savoir ce que contenait un écrit où il était question d'elle. Avant de rendre compte de l'effet que produisit la lecture de cette lettre, je vais la mettre sous les yeux du lecteur.

« Je suis arrivé ici, mon cher Larino,
« pour assister au plus horrible spectacle.
« En entrant à Abington, je fus surpris
« de me voir examiner par des gens
« qui m'avaient assez souvent vu pour
« me reconnaître. Cependant je crus que
« c'était mon air d'opulence qui excitait
« la curiosité, et peut-être l'envie. Ma
« voiture avançait toujours; un concours
« prodigieux de peuple force mon pos-
« tillon d'arrêter. Je mets la tête à la por-

« tière, et demande ce qui occasionne « ce rassemblement. — Pas grand'chose, « me répond un homme, c'est un mi- « sérable que l'on conduit à la potence ; « puis il me tourne le dos. Cependant « la foule avançait, le patient n'était « plus qu'à dix pas de moi ; je lève les « yeux, et reconnais James, mon fils. Je « me hâtai de fermer les châssis ; mais il « m'avait reconnu, et pria qu'on arrêtât « la charrette près de ma voiture. Après « m'avoir invité inutilement à me laisser « voir à lui, il se répandit en repro- « ches, en injures et en malédictions. « Le peuple se joignit à lui, et dans un « instant ma chaise de poste fut couverte « de boue et d'immondices. Je tremblais « qu'on ne finît par m'arrêter. Les cla- « meurs ne cessaient pas ; j'étais plus « mort que vif : heureusement la char- « rette continua son chemin, et tout le « monde la suivit. Je dis au postillon de

« me conduire à Light-House; mais il s'y
« refusa, disant qu'il ne voudrait pas me
« mener plus loin pour tout l'or pos-
« sible; et je fus forcé de me rendre à
« pied à l'auberge des Bons Amis située
« à dix pas, où il consentit avec diffi-
« culté à conduire ma voiture. A peine
« l'aubergiste daigna-t-il me rendre mon
« salut; et ce fut d'un air de dédain qu'il
« donna l'ordre de me montrer une cham-
« bre. Il n'attendit même pas que je fusse
« hors de la portée de sa voix pour dire
« à deux personnes présentes : C'est le
« père du jeune homme qu'on mène au
« supplice, et ce sont ses conseils, et
« plus encore ses exemples, qui en ont
« fait un voleur. Vous jugez bien que
« je ne demeurai pas long-temps dans
« un lieu d'où la honte et l'infamie me
« chassaient. J'envoyai chercher des che-
« vaux, et me rendis à Light-House. Là,
« une scène d'un autre genre m'atten-

« dait. Charlotte venait d'expirer, et sa « fille était dans un accès de vapeurs « convulsives. Le vieux Michel et la cui- « sinière Déborah étaient dans le plus « grand embarras. Ma présence les mit « un peu à l'aise ; Georgia revint à elle, « et, se jetant dans mes bras, elle « y fondit en larmes. — Oh ! mon père, « que de malheurs arrivés pendant votre « absence ! mon frère ! — Je sais, dis-je « en l'interrompant, et sans doute il a « mérité son sort. — Hélas ! oui, il « a été reconnu coupable, et ma mère « n'a pu survivre à ce fatal événement. « En apprenant l'arrestation de James, « elle est tombée dangereusement ma- « lade, et son jugement lui a porté le « coup de la mort.

« Desirant quitter au plus tôt ce pays, « et ne voulant pas retourner à Abing- « ton, je chargeai ma fille de prendre « les clefs de notre maison de ville, et

« de me rapporter l'argent et les bank-
« notes que j'avais laissés dans mon se-
« crétaire, dont je lui remis la clef: elle
« y fut avec Michel. Pendant leur ab-
« sence, j'appris de Déborah que James
« avait été arrêté, volant sur le grand
« chemin. Certes, je ne l'aurais jamais
« cru capable de cet acte de courage;
« car vous savez, Larino, que je gé-
« missais souvent avec vous de l'incapa-
« cité de mon fils, à qui je n'osais con-
« fier aucun rôle dangereux. Si je l'eusse
« mieux connu, je l'aurais employé dans
« des choses plus utiles pour nous tous,
« qui ne l'auraient jamais compromis. Je
« n'étais pas au bout de mes chagrins;
« le sort me réservait le plus cruel pour
« le dernier. Georgia revint, et m'ap-
« prit que mon secrétaire avait été forcé
« par son frère, et qu'il n'y restait ab-
« solument rien. La clef n'ayant pu ou-
« vrir la porte d'entrée, elle fut obligée

« de faire appeler un serrurier, qui lui « dit que c'était lui qui avait changé les « gardes, parce que le jeune O-Meara « lui avait assuré avoir perdu cette pre- « mière clef.

« Je ne fus pas le maître de dissi- « muler l'impression que me fit éprou- « ver ce trait de scélératesse de mon fils, « et je maudis tout haut le jour où « j'avais connu sa mère, et celui où il « reçut la naissance. Georgia chercha « vainement à m'appaiser, je ne me con- « naissais plus; tout le monde fut effrayé « de ma fureur et se sauva. Je restai seul « avec le corps de Charlotte. Elle me « parut en ce moment si affreuse, que « j'eus honte de l'avoir aimée, et je pous- « sai la frénésie jusqu'à injurier son ca- « davre. C'était une démence, j'en con- « viens, et je le sentis; car je rougis de « ma folie, et je sortis de la chambre. « Déborah et Michel vinrent me deman-

« der pour la dixième fois, depuis le peu
« de temps que j'étais arrivé, si j'avais
« eu des nouvelles de leur maître : l'ins-
« tant n'était pas favorable pour eux, je
« ne répondis pas, et je courus m'en-
« fermer pour réflechir à ce qu'il me con-
« venait de faire.

« En un jour j'éprouvai trois pertes ;
« mon fils, ma maîtresse et mon argent.
« Je ne fus sensible qu'à la dernière ;
« Charlotte était devenue un fardeau pour
« moi, et mon fils un sujet de dépenses.
« Ainsi la providence m'avait servi en
« me délivrant de ces deux objets ; mais
« il m'était bien plus difficile de pren-
« dre mon parti sur l'enlèvement de mon
« trésor.

« Que faire ! voilà donc mes projets
« de plaisir détruits ! J'ai bien encore une
« somme assez forte pour soutenir les
« frais de détention de Mo....., et ceux
« auxquels me forcent l'entêtement de

« de cette petite lionne d'Amelina. Mais,
« comment m'acquitter avec vous et
« Smith ? Ce que je vous ai donné n'est
« que le quart de ce que je vous ai pro-
« mis; et, pour remplir mon engagement,
« il faudrait que je vous comptasse jus-
« qu'à mon dernier écu. Je ne vois qu'un
« moyen, et je l'attends de votre amitié
« à tous deux ; ce serait de vous res-
« treindre l'un et l'autre à cent guinées ;
« ce qui, joint à ce que vous avez déjà
« reçu, compléterait une somme de qua-
« tre cents guinées. Par ce moyen vous
« n'auriez pas perdu votre temps, et je
« pourrais avoir celui d'arriver à mes
« fins. Vous savez que le loyer du châ-
« teau où je retiens mes prisonniers est
« fort cher, et qu'il m'en coûte beau-
« coup pour les défrayer; il m'a fallu, en
« outre, donner cinquante livres [1] à
« Louisa, qui doit décider son frère,

[1] Sterlings.

« qui est curé, à faire la cérémonie de « mon mariage avec Amelina, moyen- « nant cinquante autres. Sans reproches, « mon cher Larino, votre femme m'a « soutiré tant qu'elle a pu d'argent pendant « notre séjour à Saint-Davids; tout « cela ne serait rien, si mon coquin de « fils s'était contenté de chasser sur les « terres d'autrui. J'avais amplement les « moyens de faire face à tout, et d'atten- « dre dans les bras de la beauté que la « mort du vieil oncle me remît au « courant.

« Ma lettre arrivera plusieurs jours « avant moi, étant obligé de rester pour « l'exécution d'un projet qui, peut-être, « réparera mes pertes; je tâcherai d'é- « loigner Michel de la maison sous quel- « ques prétextes plausibles; alors, il me « sera aisé de chercher dans le cabinet « de M. de Mo....., si la dot, qu'il de- « vait donner à sa nièce quand il fut

« question de son mariage avec mon fils,
« ne se trouverait pas cachée dans quel-
« que coin. Je cours d'autant moins de
« risque en m'emparant de tout l'argent
« qui sera chez lui, que James excitera
« seul les soupçons. Continuez, mon
« cher ami, de veiller sur les dépôts que
« je vous ai confiés : ils ne me sont pas
« également chers; mais, pour réunir
« l'utile à l'agréable, il faut que je con-
« serve l'un et l'autre, afin que je puisse
« jouir du bien de M. de Mo...., que
« j'ai été assez mal-adroit pour lui faire
« placer : il est nécessaire qu'il me le
« lègue dans son testament; vous sen-
« tez que ses jours sont d'une grande
« importance pour mes intérêts et pour
« les vôtres; car, vous avez, n'en dou-
« tez pas, des droits au partage de ma
« fortune à venir.

« Que dit Amelina de mon absence?
« La disparition totale de Louisa a dû



« la surprendre. Je l'ai laissée chez son
« frère, et je dois la reprendre en passant.
« Il faut convenir que je donne à Smith
« et à vous une grande preuve de con-
« fiance, en laissant sous votre garde une
« des plus jolies filles de l'univers. Croi-
« riez-vous, Larino, que je suis jaloux
« du plaisir que vous avez de la voir plu-
« sieurs fois par jour, tandis que les oc-
« cupations les plus ennuyeuses me re-
« tiennent loin d'elle ! J'ai fait enterrer
« Charlotte, non sous le nom de mistriss
« O-Meara ; son extrait mortuaire porte
« seulement celui de ses père et mère :
« ainsi, voilà la pauvre Georgia décidé-
« ment bâtarde. Smith n'en voudra peut-
« être plus. Au reste, en héritant du
« vieux prélat, je ferai un sort à la
« petite ; elle est bien véritablement
« ma fille, et je suis bon père. Adieu,
« mes amis : cette lettre est pour vous
« deux ; ne me faites point de réponse,

« je n'aurais vraisemblablement pas le
« temps de la recevoir. »

PATRICK O-MEARA.

CHAPITRE XXV.

Enlèvement Encore un voyage. Nouvelle accablante. Perfidie.

AMELINA n'avait jamais douté depuis son arrivée à Light-House que Patrick ne fût un homme méchant et dangereux; mais, certes, elle était loin de le croire si profondément scélérat. Je ne rendrai pas compte de toutes les réflexions que la lecture de cette abominable lettre lui fit faire; je dirai seulement, que, ne doutant pas que son oncle ne fût, comme elle, prisonnier dans le château, elle se proposa de tâcher de le découvrir la nuit suivante. Cependant, appréhendant que Larino, en s'appercevant de la perte de

sa lettre, ne soupconnât qu'elle s'en était emparée, elle voulut redescendre pour la replacer où elle l'avait prise; mais il n'était plus temps, le jour commençait à paraître.

A l'heure accoutumée, Larino apporta le déjeûner; Amelina eut beau surveiller ses regards, elle n'y remarqua aucun changement, ce qui lui fit présumer qu'il n'avait aucune idée qu'elle eût sa lettre: il ne lui demanda même pas si elle s'était promenée hors de sa chambre. La journée se passa comme à l'ordinaire. Dès que l'horloge sonna minuit, Amelina prit une bougie et sortit de son appartement. A peine fut-elle au bas du grand escalier, que Larino se présenta à elle. Il ne parut nullement surpris de la voir, et l'invita à venir faire un tour dans la cour.—Je ne vous le proposerais pas le jour, dit-il, parce que je ne suis pas seul, comme vous savez, commis

à votre garde, et que je n'aime pas les querelles; mais, personne ne pouvant nous voir en ce moment, je serai ravi de vous procurer l'occasion de respirer le grand air. Amelina accepta l'offre avec plaisir. Ne pouvant cette nuit effectuer son projet de recherches relatives à son oncle, elle fut bien aise d'examiner les dehors, espérant qu'elle pourrait tirer des indices sur l'habitation de M. de Mo..... Ils se rendirent d'abord dans la cour; insensiblement Larino la conduisit vers la porte d'entrée. Il l'ouvrit, et ils se trouvèrent à l'extérieur; alors, Larino enleva Amelina dans ses bras, et la déposa dans une carriole attelée d'un cheval, se plaça à ses côtés, et partit au grand galop. Amelina voulut se précipiter en bas.—Arrêtez, s'écria Larino, et veuillez m'écouter. Pour vous sauver je trahis l'amitié; si vous restez, votre perte est certaine. O-Meara est sur le point

de revenir, et rien ne pourra vous soustraire à son pouvoir. L'intérêt que vous êtes faites pour inspirer à tout être sensible m'a seul guidé; je n'ai d'autre intention que de vous servir : dites où vous voulez aller, et je vous y conduirai. — Si votre langage est celui de la vérité, dit Amelina en se remettant à sa place, je n'ai que des remercîmens à vous faire : mais vous n'ignorez pas que mon oncle est prisonnier dans le château que nous quittons ; permettez donc que je vous supplie de me rejoindre à lui, nous pourrons tenir trois dans cette voiture, et vous triplerez votre bienfait à mes yeux. D'ailleurs, il sera plus que moi dans la possibilité de vous témoigner notre reconnaissance. — Vous me demandez, reprit tristement Larino, ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire. Croyez que j'en ai eu l'idée ; mais Smith est spécialement chargé de garder M. de Mo....,

et cet homme n'écouterait aucune proposition. J'ai pensé qu'une fois libre, il vous serait facile de tirer votre oncle de son injuste captivité. Il me reste à traiter, reprit l'Italien en baissant les yeux, un sujet bien pénible pour mon amour-propre et ma loyauté. La lettre que j'ai reçue avant-hier d'O-Meara, et que j'avais oubliée sur la table de la salle, est tombée, sans doute, entre vos mains; une correspondance aussi intime avec un pareil homme, le genre de confidences qu'il me fait, l'emploi vil dont je me suis chargé, en apparence, par le seul motif de l'intérêt, tout cela a dû vous donner de moi la plus affreuse opinion; mais je vous demanderai la permission de me justifier. Quelques détails de ma situation me rendront, j'espère, bientôt votre estime; ainsi, dès que nous serons rendus au lieu qu'il vous plaira me désigner, je me ferai entièrement connaître à vous.

Ce long préambule n'avait d'autre but que de distraire Amelina et de l'empêcher de retourner au château; car, tandis qu'il parlait, le cheval qui allait très-vîte gagnait du chemin.

Amelina pria Larino de la conduire à Londres chez mylady Douglas.—Cela ne se pourrait pas, dit-il, dans notre équipage actuel; car je doute que la pauvre bête, montrant en souriant le cheval, puisse aller plus loin que le premier village qui se trouve sur notre route, et qui n'est plus qu'à une distance de deux milles; mais, là, nous trouverons peut-être les moyens de gagner une ville où il y aura une maison de poste.

En peu de temps ils arrivèrent à W...., et descendirent dans la seule auberge qui s'y trouve. Larino ne perdit pas une minute. Après avoir conduit Amelina dans une salle, et ordonné qu'on lui servît du thé, il courut tout le village. On l'a-

dressa à un homme qui voulut bien les mener, avec deux chevaux, jusqu'au bourg de Haverford-West [1]. Il n'y avait que cinq milles; mais les chemins étaient si mauvais et si montagneux, qu'il ne consentit à partir que le matin, et demanda un prix exorbitant. Ce n'était pas le cas de faire le difficile. Larino desirait s'éloigner le plus promptement possible, non qu'il craignît d'être atteint; il n'y avait ni voiture, ni chevaux au château, et, en outre, Smith ne pouvait se mettre à sa poursuite, puisqu'il n'avait avec lui qu'un jeune garçon, à qui on ne pouvait confier ni la garde de M. de Mo...., ni même celle de la maison; mais l'arrivée de Patrick était prochaine; il voulait avoir quitté le voisinage avant son retour. Il se décida donc à consentir aux propositions du voiturier : restait à trouver une voiture, car la carriole qui les avait amenés

[1] Situé en Pembrokeshire, pays de Galles.

n'aurait pu être attelée de deux chevaux. Personne, dans tout le village, n'en avait une, excepté un chirurgien-apothicaire. Larino ne pouvait aller réveiller cet homme pour lui demander un service: il imagina de feindre un mal venu subitement; et, de l'auberge, il envoya chercher le simulacre de docteur, qui lui trouva beaucoup de fièvre, et tous les symptômes les plus effrayans. Pendant qu'il réfléchissait sur ce qu'il devait ordonner au malade, Larino dit au garçon qui servait Amelina: — Songez que nous partirons de bon matin. — *Vous ne le pouvez pas*, dit vivement le chirurgien, *sans exposer votre vie.* — Cependant il le faut; ma sœur vous confirmera que les affaires les plus importantes ne me permettent pas de perdre un jour, quand ma mort en devrait être la suite. — Je n'ai rien à dire à cela, reprit le docteur. — Ce qui me fâche, repartit

Larino, c'est d'être obligé d'aller jusqu'à Haverford-West, dans une dure et incommode carriole; notre chaise a cassé à quelques milles d'ici, et nous sommes tellement pressés, que je n'ai pu attendre qu'elle fût raccommodée. Il est affreux qu'il n'y ait pas de poste dans ce village; je donnerais une guinée à quelqu'un qui voudrait me prêter une voiture, seulement d'ici à Haverford-West. — J'ai votre affaire, dit le chirurgien, qui se vit, par ce moyen, dédommagé de la perte du malade. Tout fut bientôt d'accord, et le conducteur reçut l'ordre d'aller prendre la voiture, et d'être à la porte de l'auberge au point du jour.

Quand tout le monde fut sorti, Amelina demanda à Larino comment il se trouvait; il lui raconta sa supercherie, dont elle rit, ne trouvant rien que de plaisant dans la manière adroite avec laquelle il avait amené le chirurgien à lui:

offrir sa voiture. La nuit étant avancée, Amelina ne voulut pas se coucher; après être montée dans sa chambre, elle écrivit à mylady Douglas, pour la prévenir qu'elle serait incessamment à Londres: ignorant à quelle distance elle était de la capitale, et entendant parler de mauvais chemin, elle présuma que sa lettre arriverait avant elle.

A l'heure convenue, Larino frappa à la porte d'Amelina pour l'avertir que la voiture l'attendait; elle ouvrit à l'instant, et, après avoir pris un léger déjeûner, ils se mirent en route. Arrivés à Haverford-West, l'Italien renvoya la voiture, et, ayant ordonné qu'on préparât une chaise et deux chevaux, il sortit avec la lettre qu'Amelina avait écrite à son amie, pour aller, dit-il, suivant ses desirs, la mettre à la poste.

Comme Larino avait dit à Amelina, que la distance du château qu'ils quittaient,

à Londres, était très-considérable, ce qui était vrai, elle ne fut pas étonnée de voyager pendant six jours sans arriver; mais, lorsque le septième, au lieu de se trouver à la capitale, elle vit qu'on s'arrêtait le soir dans une ville qu'elle ne reconnut pas pour celle de Londres; elle parut inquiète, refusa de prendre du thé, comme c'était son usage, et voulut se retirer sur-le-champ dans sa chambre. Vainement Larino chercha à la distraire, en lui parlant de son oncle et de la comtesse Douglas; à peine ouvrit-elle la bouche, et, contre son ordinaire, elle le quitta sans le saluer.

Jusqu'à ce jour, elle avait eu toute confiance dans Larino; sa conduite avec elle, aussi attentive que respectueuse, n'avait éveillé aucun soupçon fâcheux dans son esprit; peut-être, en ce moment, prenait-elle l'alarme mal-à-propos. Cependant elle ne pouvait vaincre ses

craintes, qu'autorisait l'extrême longueur de son voyage : plus elle calculait les distances, et moins elle croyait possible qu'ils ne fussent pas encore arrivés à Londres. Elle se coucha très-agitée. Vers le milieu de la nuit, son sommeil fut interrompu par quelqu'un qui frappait à sa porte ; comme elle refusait d'ouvrir, une voix de femme lui dit qu'elle venait de la part de mylady Douglas. A ce nom chéri, Amelina se leva, passa sa robe, et ouvrit. Une femme de trente ans, d'une aimable figure, et mise avec décence, entra, en la priant de l'excuser, si elle avait troublé son repos, mais, qu'ayant appris, par celui qui voyageait avec elle, que l'espoir de voir la comtesse Douglas l'engageait à aller à Londres, elle s'était promis de lui apprendre, le lendemain matin, que cette dame en était partie depuis un mois, avec son époux, pour se rendre à Hambourg, afin d'y voir une

jeune personne de ses amies, qu'elle avait crue morte. — Certes, je me serais gardée de vous réveiller, continua cette femme; mais on vient de m'avertir qu'il fallait que je me rendisse dans deux heures au vaisseau, attendu que, le vent étant devenu favorable, on va mettre à la voile. Alors je me suis décidée à frapper chez vous, Madame, pour vous instruire de l'absence de mylady Douglas. Ce sont de ces services que les honnêtes gens aiment à se rendre. — Qui vous a dit, Madame, demanda Amelina d'un air consterné, que la comtesse Douglas avait quitté Londres? peut-être, vous a-t-on mal instruite? — C'est elle-même que je vis deux jours avant son départ chez mylady Melcomb.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Amelina. Qu'allait-elle devenir? Où irait-elle? Retourner à Light-House, c'était se remettre au pouvoir de Patrick.

qui saurait bientôt qu'elle y serait. D'ailleurs, comment entreprendre encore un voyage sans argent, et aux frais d'un homme qu'elle connaissait à peine, et qu'elle ne pouvait estimer! Sa délicatesse avait déjà beaucoup souffert de la dépense qu'il avait faite pour elle, quoiqu'elle crût devoir être certaine que sa chère Félicité l'acquitterait à son arrivée. Son embarras était extrême; la dame s'en apperçut, et parut fâchée de lui avoir causé du chagrin, n'ayant que le desir de l'obliger. Amelina ne répondit rien; elle était absorbée dans ses réflexions. L'inconnue se leva en disant qu'elle craignait d'être importune.—Si cependant je puis, Madame, vous être bonne à quelque chose, je vous prie de disposer de moi. Amelina la remercia, et continua à garder le silence. L'étrangère marchait lentement vers la porte; Amelina la regardait, et semblait vouloir parler.—Je

ne puis me plaindre de votre retenue, dit encore l'étrangère, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous; mais si, cependant, vous vouliez vous ouvrir à moi, peut-être serais-je assez heureuse pour vous être utile? Amelina se mit à pleurer, et se couvrit le visage de son mouchoir. La dame se rapprocha, la fit asseoir, se plaça à côté d'elle, et, lui pressant affectueusement la main, elle l'invita à lui accorder sa confiance. Le cœur d'Amelina était trop plein pour ne pas s'épancher. Elle avoua son embarras; l'inconnue la serra dans ses bras. — Aimable fille! séchez vos pleurs; je puis mettre un terme à vos inquiétudes. Vos amis sont à Hambourg; j'y vais moi-même; nous ferons ce voyage ensemble, et je paierai votre passage. Je me charge même de rembourser à votre compagnon de voyage ce qu'il a dépensé pour vous; je connais mylady Douglas, et c'est un grand plai-

sir pour moi de lui prouver mon estime dans la personne qu'elle chérit si tendrement. Je vous laisse, et vais faire porter mes malles à bord. Quand vous aurez tout disposé pour votre départ, veuillez prendre la peine de passer chez moi; mon appartement est en face du vôtre; perdez le moins de temps qu'il vous sera possible; car nous avons encore un compte à faire avec votre compagnon de voyage; et il faut que nous soyons au port, au plus tard, dans une heure et demie.

Les préparatifs d'Amelina étaient si peu de chose, qu'elle ne fut pas obligée de leur donner plus de cinq minutes; ensuite elle adressa des actes de graces au ciel de lui avoir envoyé, d'une manière miraculeuse, les secours dont elle avait si grand besoin. Les procédés généreux de l'inconnue excitèrent sa plus vive reconnaissance. Quel bonheur pour elle d'avoir trouvé une occasion de re-

joindre ses amis dans la compagnie, et sous la protection d'une dame respectable! Telles furent les réflexions que fit Amelina, en attendant le moment de joindre l'étrangère. Il ne lui vint aucun soupçon. Transportée de l'espoir d'être réunie à mylady Douglas, à M. et madame Schewend, persuadée qu'elle obtiendrait de ses amis qu'ils briseraient les fers de son oncle, et qu'ils rendraient ce respectable vieillard à elle et à la société, il ne resta pas une place dans son cœur pour la crainte. Cependant, que de raisons pouvaient faire naître sa défiance! C'est à Londres où on doit la conduire, et elle se trouve à un port de mer; une dame arrive à l'auberge au même moment pour avoir une conversation avec M. Larino, qu'elle ne connaissait pas. Celui-ci n'a rien de plus pressé que de lui raconter les affaires d'une jeune personne qu'il a enlevée, et, par une pure généro-

sité, cette même dame, étrangère à tous deux, consent à payer à l'Italien ce que Amelina lui doit; et, en outre, elle se propose de la défrayer jusqu'à Hambourg. Le malheur donne, dit-on, de l'expérience; et, par expérience, on entend de la défiance. Je suis convaincue du contraire. Personne n'est plus facile à tromper que le malheureux. Il regarde comme un ange descendu du ciel le premier être qui lui apporte des paroles de consolation : il ne le suspecte jamais [1]. C'est

[1] Que de preuves je pourrais donner à l'appui de cette assertion! Quand la France était couverte de prisons, et qu'elles étaient jonchées de victimes, les tyrans qui les faisaient engloutir dans ces cloaques, envoyaient, comme prisonniers, dans ces repaires affreux, des hommes encore plus affreux, dont le ministère consistait à pomper le secret de ceux qui y étaient détenus. C'était par de douces paroles de consolation qu'ils commençaient à capter leur confiance, et rarement les mal-

au contraire dans la prospérité qu'on cherche à pénétrer les motifs de ceux qui font des offres de service, et, alors, rarement trouve-t-on que ces cœurs, mus en apparence par le seul desir d'obliger, n'aient pas un intérêt personnel qui les guide.

La position dans laquelle se trouvait Amelina lui permettait peu de réflexions.

J'ai dit que l'on allait mettre à la voile; ainsi, elle n'avait donc que deux partis à prendre, refuser ou accepter. Dans la première hypothèse, il fallait se décider à rester sous la dépendance d'un homme

heureux la leur refusaient. La mort en était le prix. Infâmes ! si je ne fus pas une de vos victimes, c'est que la faulx révolutionnaire n'eut pas le pouvoir de renverser toutes les têtes à la fois. Une faction moins féroce l'arracha de vos mains avant que vous eussiez tout anéanti. Jours de deuil, vous êtes à jamais proscrits ! le héros des deux mondes veille sur la France.

sans principes; d'ailleurs, quelle certitude avait-elle que son intention était réellement de la conduire à ses amis? Elle eut bientôt pris son parti, et se rendit chez sa voisine, qui était occupée à fermer un coffre. — Mes préparatifs sont terminés, dit-elle, en appercevant Amelina. Asseyez-vous, ma belle amie, et je vais faire prier l'Italien de monter. Elle sonna, donna l'ordre, et Larino parut.

La dame le reçut avec une froide réserve. — Madame vous doit de l'argent, Monsieur, et, comme elle est au moment de s'embarquer avec moi, elle desire s'acquitter avec vous. Ayez, je vous prie, la complaisance de me donner votre mémoire. — Je n'ai point de mémoire à présenter, Madame ne me doit rien; elle est bien maîtresse de partir avec vous, Madame : mais je croyais avoir mérité d'être traité avec un peu plus d'égard.

Amelina, qui sentit que l'amour-propre

de Larino était, avec raison, blessé du ton dédaigneux de l'étrangère, lui fit ses remercîmens, et l'assura de son éternelle reconnaissance, le priant de lui donner son adresse, et de prendre la sienne à Hambourg, chez le banquier Schewend, qui lui ferait passer l'argent qu'il avait déboursé pour elle, puisqu'il ne voulait pas le recevoir en ce moment. Larino parut satisfait de l'espèce de réparation que lui faisait Amelina; puis il écrivit son adresse qu'il lui remit, et, après lui avoir souhaité un bon voyage, il se retira. Amelina brûlait de lui demander s'il ne retournerait pas au château, où était son oncle; mais elle ne l'osa pas, dans la crainte de lui faire de la peine, d'autant qu'il n'avait pas été question, devant l'inconnue, de cette circonstance humiliante pour Larino.

CHAPITRE XXVI.

Embarquement. Surprise. Effroi. Amour frénétique. Energie. Le scélérat puni. Espoir d'un meilleur sort.

La dame inconnue fit appeler un des valets de la maison pour porter son coffre au port; Amelina, voyant que sa compagne de voyage n'avait, pour la servir, que les gens de l'auberge, fut étonnée; mais elle n'y fit qu'une légère attention. On demanda du thé, les dames en prirent; l'inconnue voulut payer la dépense d'Amelina avec la sienne; mais l'hôte dit qu'il l'avait reçue du Monsieur arrivé avec la jeune dame.

Tout étant terminé, on s'achemina vers le port. Avant de monter dans le vaisseau, l'inconnue quitta un moment

Amèlina pour aller joindre un homme que l'obscurité empêchait de distinguer. Son absence fut courte; elle revint, et Amèlina la suivit dans le bâtiment. Arrivées à bord, l'étrangère demanda qu'on leur montrât la cabane destinée à la nouvelle voyageuse. Elles y furent ensemble; un instant après, l'étrangère dit qu'elle était fatiguée, et avait envie de dormir. En conséquence, elle souhaita le bonsoir à sa jeune amie, et se retira. Amelina avait aussi besoin de repos, et se coucha. Elle eut beaucoup de peine à s'endormir; le bruit continuel qu'elle entendait sur sa tête la tint éveillée longtemps: l'immobilité du vaisseau lui fit présumer que le vent était changé, et qu'il était forcé de rester en rade. Comme le jour commençait à poindre, le bruit redoubla, et elle sentit que le bâtiment était en mouvement; elle courut à sa petite fenêtre, et vit qu'effectivement la ville

de Portsmouth était déjà à une assez grande distance; elle se remit au lit, et goûta enfin quelque repos.

Il était midi à sa montre quand elle se réveilla. Pour réparer l'apparente négligence dont l'inconnue pouvait l'accuser, elle se hâta de se lever, et sortit de sa cabane. Sa première rencontre fut un matelot, qu'elle pria de lui montrer la chambre de la dame qui s'était embarquée avec elle; l'homme, en souriant, lui montra une porte à laquelle elle fut heurter. On lui ouvrit; mais c'était un jeune homme qui parut frappé de sa vue. Elle se retira en rougissant, disant qu'elle s'était trompée. Le même matelot, qui l'avait volontairement induite en erreur, se rencontrant encore sur son passage, lui demanda si elle avait trouvé ce qu'elle cherchait; elle ne répondit pas, et fut s'adresser à un homme âgé qui fumait sa pipe sur le pont. Il lui fit recommen-

cer sa question, puis, d'un air assez civil, il lui dit qu'elle était la seule femme qui fût sur son bord. — La seule femme, répéta Amelina en changeant de couleur; mais, Monsieur, puisque vous êtes le capitaine, vous devez savoir que je suis arrivée avec une dame, qui va aussi à Hambourg. — Je fais peu d'attention à ceux qui viennent conduire les passagers, reprit le capitaine; quant à cette dame qui va à Hambourg, cela se peut, mais ce n'est pas sur mon vaisseau. — Comment, Monsieur, vous ne faites pas route pour Hambourg? — Non, sans doute. — Oh! mon Dieu! et où donc allez-vous? — Où vous allez aussi, ma belle enfant. — Et cette dame venue avec moi est donc retournée à la ville? — Cela est possible; ce qu'il y a de certain c'est qu'elle n'est pas ici. Et comment l'appelez-vous cette dame? — Je ne sais pas son nom. — En ce cas, vous devez peu

la regreter, car on n'aime guère ceux qu'on ne connaît pas: mais vous m'empêchez de fumer ma pipe; et, comme je crois que vous n'avez plus rien à me dire, bon jour. — Mais, Monsieur, que vais-je devenir, seule au milieu d'étrangers qui tous me sont inconnus? — Ma foi, Madame, ce ne sont nullement mes affaires. — Encore un moment; dites-moi si cette dame vous a payé le prix de mon passage? — Toujours cette dame? Eh! non, mon ange! ce n'est point une dame, mais un monsieur qui vous défraie de la route. Que vous importe, puisque cela revient au même pour moi? Amelina joignit les mains dans un mouvement de désespoir. Le capitaine, homme prudent, et qui voyait déjà que la jeune personne devenait l'objet de la curiosité des matelots prit son bras qu'il mit sous le sien, et la conduisit à la porte de sa cabane. — Entrez, et réfléchissez, lui dit-

il, qu'en rendant tout ce qui vous entoure témoin de vos plaintes, ce n'est pas le moyen de changer votre situation. — Au nom du ciel! Monsieur, s'écria Amelina, ayez pitié d'une infortunée qu'on a trompée cruellement. Songez que je suis ici seule, abandonnée. — Eh, non, dit vivement le capitaine, on ne vous abandonne pas; tenez voilà un aimable cavalier qui vient pour vous tenir compagnie, et le marin se rangea de la porte pour laisser entrer un homme qu'Amelina reconnut, en jetant un cri de surprise et d'effroi. Le capitaine, pensant que sa présence devenait inutile, sortit en tirant la porte après lui.

Larino (car c'était lui) se jeta aux genoux d'Amelina, et lui demanda pardon du subterfuge dont il avait usé pour lui faire quitter l'Angleterre; et, suivant la marche ordinaire des hommes assez scélérats pour se permettre de semblables

ruses, il mit tout sur le compte de la violence de son amour, lui promettant, au reste, le même respect et les mêmes égards que si elle n'était pas en sa puissance.—Ainsi, dit Amelina, avec tout le sang froid qu'elle put prendre sur elle, ainsi, je suis à votre merci. C'est ma faute; je devais vous croire capable de tout : ma téméraire confiance dans un homme aussi vil mérite punition. Où prétendez-vous me conduire? — Dans un lieu où je pourrai sans cesse vous témoigner mon extrême tendresse. Belle Amelina, adoucissez ce regard où se peignent la haine et le mépris : si je suis coupable, c'est à votre beauté qu'il faut s'en prendre. Je n'ai pu vous voir sans vous adorer; mais, fille céleste, croyez que je serai éternellement obéissant et soumis. — Commencez, je vous prie, Monsieur, par vous rélever : votre attitude suppliante est une offense que je ne

saurais souffrir. Larino se leva, prit place à côté d'Amelina, et continua. — Avez-vous pu penser que je consentirais à me séparer de vous? Ma vie est attachée à votre possession. Amelina frémit. — Oui, Amelina, c'est une vérité que j'affirme avec serment; le jour où je cesserai de vous voir sera celui de ma mort. J'ai toujours avec moi le moyen de me la procurer, dit-il, en tirant un stylet de son sein. Ses yeux, naturellement durs et faux, avaient en ce moment quelque chose de féroce. Amelina baissa les siens, avec autant d'horreur que d'effroi. — Je porte dans mon cœur toutes les passions des gens de mon pays, mais je saurai les subordonner à vos volontés; ainsi, Amelina, c'est à vous qu'il appartient de dicter des lois à ce Larino, qui, jusqu'ici, n'avait jamais suivi que les siennes. Ne craignez pas l'indigence; celui que vous honorez d'une préférence ne doit trouver

rien d'impossible pour vous rendre heureuse. Ne doutez donc pas de mon empressement à prévenir tous vos desirs; voici des ressources pour long-temps, et il jeta sur la table deux grosses bourses de cuir pleines d'or. — Dès qu'elles seront vides, je saurai les remplir, et ma chère Amelina ne s'appercevra pas de l'intervalle.

Les sensations qu'elle éprouvait pendant tout le temps qu'avait parlé Larino, étaient si pénibles, que les traits de sa figure se renversèrent. L'Italien s'apperçut de sa cruelle situation, et en fut effrayé. — Amelina, s'écria-t-il, dans une douleur approchant du désespoir, Amelina, vous trouvez-vous mal? La tête de la jeune personne était tombée sur sa poitrine, et, comme elle ne fit aucune réponse, Larino crut qu'elle était évanouie. Il voulut lui prendre la main; Amelina, en ce moment recouvrant tout

son courage, la retira avec un mouvement de terreur. — Je vous fais peur, dit tristement Larino, vous me haïssez; Amelina, ne réduisez pas à la folie l'homme qui vous adore. Avec des bontés, vous trouverez en moi un esclave; mais, si vous êtes décidée à me traiter avec cet humiliant mépris, mon caractère, naturellement féroce, ne connaîtra plus de frein. — Qu'ai-je à redouter, dit Amelina, quel mal vous reste-t-il à me faire? N'avez-vous pas épuisé sur moi tout ce que la barbarie a de plus affreux? Non, je ne feindrai pas, votre conduite atroce a provoqué ma haine, et rien désormais ne pourra la détruire. — Amelina, vous vous plaisez à aiguiser le poignard dont vous me percez le cœur: au nom de vous même! ménagez un peu plus celui qui vous aime avec idolâtrie, et qui ne consentira jamais à se séparer de vous. — Finissons, je vous prie, un entretien

qui doit avoir peu de charmes pous vous, et qui m'est infiniment désagréable. — Cruelle Amelina, avec quel dédain vous me traitez! Mais, vous l'ordonnez, je me tairai, je forcerai mon amour au silence, et tâcherai de borner mes plaisirs à vous voir.

En effet, Larino ne prononça plus un mot. Assis dans un coin de la chambre, il ne cessait de regarder Amelina. Elle supporta pendant quelque temps sa pénible situation. Cependant, à la fin, elle demanda à l'Italien si elle n'aurait pas la liberté d'être seule. — Ainsi donc vous m'exilez de votre présence? — Oui, si j'en ai le pouvoir. — Quoi! pas un mot qui ne soit plein d'amertume? — Devez-vous vous attendre à des remercîmens, quand vous m'outragez sans cesse? Il est un moyen de mériter ma reconnaissance, même mon estime, conduisez-moi où je croyais aller avec la femme la plus

perfide de son sexe.— Amelina, ne demandez pas l'impossible.—Pourquoi l'impossible? Craignez-vous que je dise par quelle trahison je suis devenue votre victime. Rendez-moi plus de justice; je jure ici par tout ce qui est sacré, de taire ce qui pourrait vous nuire. Je ne parlerai que de mes obligations, et mes amis se feront un devoir de vous témoigner ma gratitude. A ce prix, je ne vois plus en vous que mon libérateur, et à ce titre, ma reconnaissance vous sera éternellement acquise.—Cessez, cessez, ingrate Amelina, de vouloir me séduire par des promesses qui ne sont d'aucun poids aux yeux d'un amant éperdu d'amour. Tout ce que l'univers renferme de précieux n'est rien pour moi sans votre possession; c'est vous seule qui me faites aimer la vie, et c'est à vous que je veux la consacrer. Je vous quitte puisque vous l'exigez, mais je reviendrai bientôt. Je

souffre tant pour vous, ne pouvez-vous souffrir un peu à votre tour? Ma présence est donc un bien affreux supplice? Amelina, ayez quelque pitié de moi, ayez-en pour vous-même. Je puis répondre de l'éternelle durée de ma tendresse, mais je ne réponds pas de pouvoir supporter vos duretés, avec une douceur constante. Larino sortit en prononçant cette espèce de menace.

Grand Dieu! s'écria Amelina, dès qu'elle fut seule, inspirez-moi. Que faut-il que je fasse, et comment pourrai-je me soustraire à l'horreur du sort qui semble m'être réservé? Des larmes soulagèrent son cœur oppressé. Elle en avait le visage inondé, quand on ouvrit doucement sa porte. Ses yeux, voilés par les pleurs, distinguèrent à peine que l'homme qui entrait n'était pas Larino. — Est-ce une illusion?! est-ce une réalité? est-ce vous, Amelina, que je rencontre sur ce

bord? Eh! qui peut causer l'excès de douleur dans laquelle je vous trouve plongée?

La voix qui venait de proférer ces mots, avec une extrême volubilité, ne sembla pas étrangère à Amelina; elle fixa celui qui paraissait la connaître; c'était le même jeune homme, dont le matelot lui avait montré la chambre qu'elle croyait être celle de la perfide inconnue; mais il lui eût été impossible de dire où elle l'avait vu. — A quel motif, Monsieur, dois-je l'honneur de votre visite? — Au desir, Madame, de vous offrir mes services. Serais-je assez heureux pour vous donner des preuves de mon respect et de mon dévouement?

Amelina crut devoir profiter de l'occasion qui s'offrait de se tirer des mains de l'Italien. Sans doute, dans toute autre position que celle où elle se trouvait, il eût été plus que léger de se confier à

un inconnu; mais que pouvait-elle risquer de pire, que de rester sous la puissance de Larino? Elle prit sur-le-champ son parti. — Vous me paraissez honnête, dit-elle au jeune homme; je vous crois incapable d'abuser de ma confiance. Si effectivement mon sort vous inspire un peu d'intérêt, le moyen de pouvoir me servir efficacement, est de vous retirer à l'instant, pour qu'on ne nous surprenne pas, avant que j'aie pu vous instruire de tout ce qui me concerne. Je vais tracer sur le papier, le plus succinctement qu'il me sera possible, les malheurs que j'ai éprouvés, et ceux qui me menacent; si, après cette lecture, vous êtes toujours dans l'intention de me servir, je me confie entièrement à votre honneur, et promets de suivre les conseils que la prudence et ma sûreté vous dicteront. L'inconnu lui jura de sacrifier jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour contri-

buer à son bonheur.—Ce soir, Monsieur, reprit Amelina, j'irai me promener sur le pont; vraisemblablement je n'y serai pas seule; ma lettre sera préparée; tachez de trouver les moyens de la recevoir, sans que personne s'en apperçoive.

Le jeune homme se retira, répétant à Amelina qu'elle pouvait compter sur lui.

Amelina n'osa pas écrire ce qu'elle devait remettre à l'inconnu, avant le retour de Larino; mais elle se promit d'exiger, après le dîner, que celui-ci la laisserait libre jusqu'au soir. Mille réflexions l'assaillaient; tout était autour d'elle nouveau sujet d'étonnement; elle cherchait à se rappeler où elle avait vu le jeune homme à qui elle allait peut-être devoir sa liberté : ses traits ne lui étaient pas inconnus; le son de sa voix l'avait frappée; sûrement ce n'était pas la première fois qu'elle l'avait entendu. D'ailleurs, il l'avait nommée en entrant dans sa chambre;

ainsi elle en était connue. Elle aurait bien voulu fixer ses incertitudes à ce sujet; mais elle ne le pouvait dans une lettre, et puis, elle avait déjà tant de choses à écrire, que sa curiosité fut forcée d'attendre un moment plus favorable.

L'arrivée de Larino la tira de ses rêveries; il lui demanda si elle voulait qu'on la servît dans sa chambre, où si elle aimait mieux dîner avec le capitaine. Elle préféra la première proposition : il appela, et on mit une table et deux couverts. Amelina s'attendait bien qu'il prendrait ses repas avec elle, et cependant elle ne put retenir un signe de mécontentement. Larino s'en apperçut, mais ne le témoigna pas.

Pendant le dîner, le plus grand silence fut observé. Larino, suivant sa coutume, ne quittait pas des yeux Amelina. En sortant de table, elle témoigna le desir d'être seule. — Que de rigueurs, dit l'I-

talien, avec une sorte d'impatience! — J'ai besoin de repos, reprit Amelina, d'un ton plus doux. — Ce mot suffit, dit encore Larino, je sacrifierais ma vie pour vous en procurer. Ah! trop aimable et mille fois trop belle Amelina, que je serais heureux, si vous vouliez cesser de me haïr!

Dès qu'il fut sorti, Amelina ferma sa porte en dedans, et écrivit à la hâte et le plus brièvement qu'elle put, les détails des maux qu'elle avait soufferts depuis l'arrestation de ses parens jusqu'au moment qui la forçait à solliciter des secours étrangers. Elle finissait sa lettre par prier l'inconnu d'intéresser le capitaine du navire en sa faveur. — Il ignore sans doute qu'il se prête à une action atroce; ainsi, ajoutait-elle, dès qu'il saura la vérité, il interposera certainement son autorité, pour empêcher Larino d'effectuer ses affreux projets. Je ne lui demande

que de me débarrasser de cet homme odieux, et de me débarquer dans un port qui me donne la possibilité d'aller à Hambourg, où de retourner à Londres. Voilà, Monsieur, le service que j'ose attendre de vous, et pour lequel je conserverai une reconnaissance éternelle.

Ce pénible travail étant terminé, Amelina, accablée de maux physiques et moraux, succomba à sa lassitude, et s'endormit sur sa chaise.

Larino, qui attendait très-impatiemment l'instant de la voir, frappa doucement à sa porte. Amelina se réveilla, et ouvrit. S'appercevant qu'il était tard, elle témoigna le desir de prendre l'air sur le tillac. l'Italien, fort éloigné de soupçonner son projet, s'empressa de lui donner la main pour l'y conduire. le jeune homme s'y était rendu depuis long-temps, et causait avec un des passagers. Tous deux cherchèrent à distraire l'attention

de Larino : le compagnon de l'inconnu, parlait fort bien la langue italienne ; il adressa la parole à Larino, dans son idiome ; il s'ensuivit une discussion politique, pendant laquelle Amelina put, sans être apperçue de son persécuteur, remettre à l'inconnu l'écrit qu'elle avait préparé. Le jeune homme disparut à l'instant pour en aller faire lecture. A son retour, sa figure portait les marques du plus grand attendrissement ; ses yeux, qu'il porta sur Amelina, l'assurèrent que l'intérêt qu'elle lui avait inspiré était encore augmenté par la peinture touchante de ses peines. Dans un moment où Larino faisait une question au pilote, le jeune homme s'approcha d'Amelina, et lui dit, avec l'air de vérité qui persuade :
— Je vous délivrerai du monstre qui vous persécute, ou j'y perdrai la vie. — Sur-tout, point de sang, répondit tout bas Amelina ; ménagez même celui de

mon ennemi. L'Italien, se rapprochant alors, rompit l'entretien.

A la fin du jour, Amelina retourna dans sa chambre : Larino voulut absolument y rentrer avec elle, et lui demanda la permission de partager son souper. Amelina ne crut pas devoir le refuser, étant dans l'espoir que cette complaisance serait la dernière ; elle y consentit, et eut même celle de causer avec toute l'apparence d'une grande liberté d'esprit. La conversation tomba naturellement sur la dame qui s'était présentée à l'auberge de Portsmouth, et qui ne se trouvait plus sur le vaisseau. Qu'était-elle devenue? Larino, voyant Amelina moins irritée, et croyant qu'un aveu sincère la disposerait plus favorablement en sa faveur, confessa que cette dame prétendue, n'était autre qu'une de ces femmes complaisantes qu'on trouve par-tout, et qui, pour de l'argent, consentent volontiers

à jouer toute espèce de rôle. Il n'avait été question que de lui faire sa leçon. — Ainsi, lui répliqua Amelina, le départ de mylady Douglas de Londres, et son voyage à Hambourg, n'est qu'une fable de votre invention ? — J'en conviens. — Et ma lettre adressée à mon amie, qu'en avez-vous fait ? — La voilà, répondit l'Italien, en la tirant de sa poche, et la remettant à Amelina. — Enfin, Monsieur, où prétendez-vous me mener ? — En Italie. — Votre projet est un acte de démence. Quels sont vos droits sur moi ? — Mes droits sont le desir de faire le bonheur de la belle Amelina, et de réparer, en la comblant de biens, les torts de la fortune, puisque la révolution de son pays l'a dépouillée de la sienne. — Ce desir serait sans doute très-louable, si mes sentimens répondaient aux vôtres; mais je vous en fais juge : sous quels auspices vous êtes-vous d'abord présenté

à moi ? sous ceux d'un homme qui prête son ministère au plus odieux tyran, et qui ne quitte ce rôle que pour le devenir lui-même. C'est ainsi que vous croyez acquérir des droits à la reconnaissance. — Vous avez raison, Amelina, mille fois raison; mais l'excès de mon dévouement et de mon amour vous fera oublier ces torts. La première preuve de mon aveugle obéissance, en sortant du vaisseau, sera de vous laisser maîtresse absolue de vos volontés. Pour prix de cette obéissance, je ne vous demande d'autre récompense que de recevoir mes soins pendant la traversée, et d'oublier que vous crûtes devoir me haïr.

Larino, en tenant un pareil langage à Amelina, était bien loin de penser ce qu'il disait. Mais, dans le cours d'un voyage, qui pouvait être long, il fallait enchaîner sa victime par de fausses promesses; elles lui étaient tout sujet de

plaintes. Il savait qu'Amelina et lui n'étaient pas les seuls passagers qu'il y eût sur le navire. Eh! quels moyens aurait-il pu employer pour empêcher toute communication entre Amelina et ces passagers?

Amelina, de son côté, pour ne pas éprouver de persécutions trop fortes de la part de l'Italien, dans le cas où son écrit ne produirait pas l'effet qu'elle en attendait, avait cru devoir tenir un juste milieu entre la sévérité et la douceur La colère et un mépris soutenu l'eussent mal servie.

Larino, en la voyant plus tranquille, concevait de grandes espérances; et plein de cette idée flatteuse, il se retira en souhaitant à Amelina une nuit plus tranquille que celle qu'il allait passer.

Le lendemain, vers dix heures du matin, le jeune inconnu se présenta à la porte du cabinet d'Amelina.—Dissipez

vos craintes, lui dit-il, Madame, le méchant qui causait tous vos maux est hors d'état de vous nuire.— Juste ciel! vous l'avez tué!

Le jeune homme sourit de la véhémence d'Amelina.— A Dieu ne plaise, Madame, que je sois coupable de sa mort! Ce scélérat existe, mais c'est pour se repentir de ses crimes. Le capitaine, qui a conçu pour vous la plus grande estime, n'a pas entendu sans attendrissement le détail de vos malheurs; et comme il a le droit de s'opposer à tout acte d'injustice qui se commet sur son bord, il a ce matin signifié à Larino qu'il eût à ne plus vous importuner de sa présence; que vous vous étiez mise sous sa protection, et qu'il se ferait un devoir de veiller à ce qu'il ne vous fût fait aucune violence. L'Italien a répondu avec hauteur qu'il n'avait aucun compte à rendre de sa conduite, qu'il avait payé son pas-

sage et celui d'une femme qui lui appartenait, et qu'ainsi, tous les capitaines du monde n'avaient aucun droit de lui prescrire des lois. L'on s'est échauffé de part et d'autre ; le capitaine a menacé l'Italien de le faire punir ; celui-ci s'est livré au plus terrible emportement, et a fini par tirer un stylet de son sein, dont il allait percer le capitaine, quand heureusement le neveu de ce dernier, enfant, comme vous savez, de douze ans, s'est précipité sur Larino qui, ne s'y attendant pas, a chancelé, et n'a pu exécuter son dessein ; car lecapitaine, le saisissant d'un bras nerveux, l'a contenu jusqu'à l'instant où les matelots, accourus à ses cris, se sont emparés de Larino qu'ils ont chargé de fers et jeté à fond de cale. Voilà, Madame, où en sont les choses ; heureux d'être le premier à vous annoncer que vous êtes la maîtresse absolue de votre sort !

Amelina avait à peine témoigné sa reconnaissance à l'inconnu, que le capitaine entra. Elle lui fit ses remercîmens, et le pria d'ajouter à ses obligations celle de la conduire dans un port d'où elle pourrait se rendre à Hambourg. — Je suis désolé, Madame, dit le capitaine, de ne pouvoir remplir vos desirs; mais ayant fait voile pour Livourne, il m'est impossible de changer ma route. Nonobstant les affaires qui m'appellent en Italie, j'ai sur mon bord beaucoup de passagers qui ne trouveraient pas bon que je les conduisisse ailleurs qu'au lieu pour lequel ils m'ont payé leur passage; mais ces obstacles, malheureusement invincibles pour le moment, ne causeront qu'un retard momentané à l'exécution de vos projets. Mylord Nothwell, montrant l'inconnu, m'a dit que vous seriez fort aise de retourner à Londres: mon séjour à Livourne sera au plus d'un mois;

je vous promets même de hâter mon départ; alors vous serez libre de remonter sur mon vaisseau, et je vous ramenerai en Angleterre. Amelina sentit qu'il n'y avait rien à alléguer à ce que venait de dire le capitaine; mais l'embarras où elle allait se trouver donna à sa contenance un air de gêne que mylord Nothwell démêla facilement, quoique le marin ne l'eût pas remarqué. — N'ayez aucune crainte, relativement à Larino, continua le capitaine, sa conduite vis-à-vis de moi mérite punition. En arrivant à terre je le ferai mettre en prison, et je vous certifie qu'il n'en sortira qu'après votre départ. Amelina lui réitera ses remercîmens, et il la quitta pour aller vaquer aux devoirs de son état.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée en Italie. Nouvelles inquiétudes d'Amelina. Retour en Angleterre.

Après le départ du capitaine, Amelina, restée seule avec mylord Nothwell, ne savait comment s'y prendre pour lui faire connaître son total dénuement; une montre fort ordinaire était le seul effet de quelque valeur qu'elle possédât; car elle ne voulait faire aucun usage de ce que contenait le coffre que la femme qui l'avait si cruellement trompée avait fait apporter dans sa chambre. Plusieurs fois elle avait prié Larino de l'envoyer prendre; mais l'ayant fait remplir d'effets, seulement à l'usage d'une femme, il avait juré que personne qu'elle n'y aurait des droits. Mylord Nothwell, devinant l'em-

barras d'Amelina, desirait le faire cesser sans humilier sa délicatesse. — Je sais, lui dit-il, Madame, que vous êtes unie de la plus tendre amitié avec mylady Douglas, je suis moi-même assez lié avec son époux; ces deux circonstances forment un rapprochement entre nous qui me permet les offres de service que nécessite votre position. Veuillez donc accepter le partage de ma bourse; le comte Douglas acquittera cette dette à notre première entrevue. Il lui présenta alors un effet de trois cents livres sterlings à toucher sur une maison de banque de Livourne. Amelina rougit beaucoup, et lui demanda si une si forte somme serait nécessaire pour le prix de son passage à son retour. — Non sans doute, répondit-il; mais, pendant votre séjour en Italie, vous serez forcée d'y faire de la dépense; et, dans le cas où ce véhicule ne suffirait pas, je sollicite de vous la

grace de me considérer comme votre banquier. Mais, Mylord, si mes amis sont absens quand j'irai à Londres, comment me sera-t-il possible de m'acquitter avec vous ? Je suis par moi-même absolument sans moyens. — J'attendrai sans aucune impatience leur retour. Amelina s'inclina, et Nothwell changea de conversation.

Je passerai sous silence le reste du voyage qui n'eut rien d'intéressant. On se doute bien que le jeune lord se dédommageait des ennuis qu'on éprouve sur mer, en tenant fidelle compagnie à mon héroïne, mais sans sortir jamais des bornes du respect et des égards qu'on doit à la vertu et au malheur.

Un vent contaire obligea à tenir la mer plusieurs jours de plus qu'on ne comptait ; mais, enfin, on arriva. Amelina fut une des premières personnes qui descendit du vaisseau. Comme elle était tout-

à-fait étrangère au pays et à la langue, mylord Nothwell, qui était déjà venu à Livourne, lui offrit de l'accompagner, et de chercher à lui procurer un logement commode. Malgré l'inconvenance de se présenter avec un jeune homme qui n'était pas son parent, et qu'elle connaissait à peine, il n'était guères possible qu'Amelina refusât cette proposition; ainsi elle l'accepta. Rien n'était plus cruel que sa situation. Débarquer dans un pays où elle ne connaissait personne, et n'ayant pas la plus légère teinture du langage, pouvait-elle, devait-elle refuser l'assistance de l'homme qui avait contribué à lui rendre la liberté, sauvé son honneur, et avait poussé la générosité jusqu'à lui prêter une somme suffisante pour pouvoir rejoindre ses amis?

L'ami de mylord Nothwell (c'était le jeune homme qui avait occupé Larino

sur le pont, pendant qu'Amelina remettait sa lettre à ce lord) parlait, comme on le sait, parfaitement l'italien, et connaissait très-bien la ville. Il accompagna avec son ami Amelina à l'hôtel de l'Aigle, où eux-mêmes prirent un logement.

Amelina se procura les choses de première nécessité, et monta sa dépense sur le ton de la plus grande économie. Vainement mylord Nothwell et son ami Somerton l'engageaient à mener une vie moins sédentaire. Plusieurs fois ils voulurent la conduire au spectacle ; fidelle au plan de décence qu'elle s'était fait, elle ne voulut jamais s'en écarter.

Elle était à Livourne depuis trois semaines. Le capitaine Garrison, propriétaire du navire qui l'avait amenée, était venu la voir deux fois, et lui avait assuré qu'il mettait la plus grande célérité à la conclusion de ses affaires, et qu'il espérait les terminer sous peu de jours.

Amelina s'informa de ce qu'était devenu Larino.—Il a été, lui dit le capitaine, conduit en prison lors du débarquement, et on lui fait son procès, comme ayant voulu attenter à ma vie.

Amelina haïssait Larino, mais elle aurait desiré en être débarrassée par un autre moyen; car, enfin, il était évident qu'il ne s'était porté à lever son stylet sur M. Garrison qu'à la suite d'une querelle très-vive, et que ce n'était pas dans une intention préméditée de lui donner la mort: cependant, comme ce mouvement de pitié aurait pu être mal interprété, elle garda le silence.

Les visites de mylord Nothwell devenaient chaque jour plus fréquentes; il trouvait sans cesse de nouvelles raisons pour venir deux ou trois fois chez elle dans la journée. Elle sentait combien une pareille assiduité pouvait nuire à sa réputation; mais elle ne savait de quel

moyen se servir pour la faire cesser; elle y trouvait d'autant plus de difficulté, que le voisinage servait toujours de prétexte. Il venait seul ou accompagné de son ami; c'était tantôt de la part du capitaine; une autre fois ils apportaient des nouvelles de la France; le procès de Larino était encore un motif, etc.... Amelina, enchaînée par le sentiment de la reconnaissance, n'osait refuser les visites de ces jeunes Anglais; mais elle souffrait horriblement de la contrainte qu'elle éprouvait lorsqu'ils se présentaient chez elle.

Dès le lendemain de son arrivée à Livourne elle avait écrit à Hambourg et à Londres un détail circonstancié de tous ses malheurs. La mort de Robespierre, qu'elle avait apprise sur le vaisseau, lui donnait l'espoir qu'elle pourrait un jour rentrer dans sa patrie; et elle s'en réjouissait, en écrivant à M. de Bouran, dont elle connaissait les vœux ardens

pour revoir son pays. Quel est le Français qu'un exil éternel sur une terre étrangère ne fait pas gémir ?

Dans l'idée qu'elle quitterait Livourne avant l'arrivée des réponses à ses lettres, elle n'en demandait point à Mylady ; et elle priait madame Schewend d'adresser la sienne à Londres chez le comte Douglas. Quand elle vit que le mois qu'avait fixé le capitaine était écoulé, et qu'il n'était pas encore question du départ, elle regretta beaucoup de s'être privée du plaisir de recevoir des nouvelles de ses amis ; mais comme ce mal était sans remède, il fallait bien s'en consoler.

Sa patience fut mise à l'épreuve pendant trois grands mois ; et, dans ce long intervalle, elle eut le chagrin de découvrir que les services que lui avait rendus mylord Nothwell ne partaient pas d'un cœur désintéressé et généreux par principes. Quelques-unes de ses actions lui

avaient déjà causé de l'inquiétude. Un jour, sur-tout, il eut la témérité de vouloir lui dérober un baiser. Le regard d'Amelina était imposant; elle n'usa pas d'autre moyen, pour le ramener au respect qu'il lui devait, que de le fixer; il se retira honteux et embarrassé.

Une autre fois, revenant d'entendre la messe, elle rencontra les deux amis à la porte de l'hôtel. Mylord lui offrit la main, qu'il pressa fortement contre son sein; elle la retira précipitamment, et refusa son aide pour monter à sa chambre. La passion du jeune Anglais devint bientôt si visible, qu'elle regretta d'être son obligée; elle craignait qu'il ne se fît un titre des services qu'il lui avait rendus pour se permettre une déclaration.

Enfin, le capitaine Garrison vint prévenir Amelina qu'il mettrait en mer sous huit jours, et qu'elle eût à se préparer. Elle le pria de recevoir le prix de son pas-

sage ; mais il s'en défendit si sérieusement, et parut si affligé de sa proposition, qu'elle crut devoir cesser ses instances, se réservant, en arrivant en Angleterre, de lui faire accepter un cadeau.

Mylord Nothwell et M. Somerton avaient toujours dit qu'ils comptaient rester six mois à Livourne, et aller passer six autres mois à Naples ; mais deux jours avant le départ, Somerton dit qu'il avait reçu une lettre qui le forçait à retourner promptement en Angleterre, et qu'il profiterait du vaisseau de Garrison. Nothwell, n'ayant plus de compagnon, se décida à remettre le voyage de Naples à un autre temps, et voulut revenir avec son ami. Ce nouvel arrangement fit beaucoup de peine à Amelina, qui s'était flattée que ce jeune homme l'oublierait, dès qu'il ne la verrait plus. Mais, ne pouvant, sous aucun rapport, empêcher le

retour des deux Anglais dans leur patrie, elle eut l'air de voir avec indifférence qu'ils eussent changé de projet.

Huit jours après l'avertissement du capitaine Garrison, tout le monde se rendit à bord, et l'on mit à la voile. Je laisse Amelina faire ce nouveau voyage sans l'accompagner, et reviens à des personnages que le lecteur ne doit pas perdre entièrement de vue.

CHAPITRE XXVIII.

Découverte d'un vol. Dénonciation. Monsieur de Mo.... recouvre sa liberté; il retourne à Light-House. Départ de Mylord Annesley.

SMITH, laissé au château qui renfermait encore l'infortuné M. de Mo...., s'aperçut en se levant de la fuite de Larino

et de l'enlèvement de la jeune prisonnière. Une autre découverte, non moins importante, exhaussa sa fureur au dernier point; son ami, son complice, avait eu la lâcheté de lui voler l'argent qu'il avait reçu d'O-Meara pour l'aider dans l'exécution de ses projets. [1]. Smith avait pris lecture de la lettre de l'Irlandais, et savait qu'il tarderait peu à arriver. Bien certain, qu'en apprenant qu'Amelina lui était échappée, il ne tiendrait aucune de ses promesses, il se décida à faire la démarche la plus favorable à M. de Mo.... démarche bien digne, à tous égards, d'un scélérat qui ne connaît que l'inté-

[1] Larino savait que le nerf des affaires, de quelque genre qu'elles soient, était largent, et, à la manière dont il se proposait de faire voyager Amelina, il aurait vu trop tôt le fond de sa bourse : il crut donc devoir l'étayer de celle de son complice. Un pareil trait de prudence n'a rien d'étonnant de la part d'un homme tel que Larino.

rêt. Après avoir donné les ordres concernant le prisonnier au petit garçon, il se rendit à la ville la plus voisine; là, il dénonça O-Meara, comme ayant, contre toutes lois, tenu deux personnes en chartre privée, dont une était encore au château de Awful, et l'autre avait pris la fuite pendant la nuit. Comme dénonciateur, il obtint sa grace de complicité à l'infraction des lois, et en outre, la promesse d'une somme à prendre sur l'amende à laquelle O-Meara serait condamné. La justice fit une descente à Awful; on amena M. de Mo..... à la ville, où on le fit garder, sans pourtant qu'il fût considéré comme prisonnier; mais il fallait pouvoir le confronter au coupable, et on mit dans le château un nombre suffisant d'hommes pour arrêter O-Meara à son arrivée. Quatre jours après ces arrangemens pris, l'Irlandais arriva. On s'en saisit, ainsi que de Louisa, venue

avec lui, et ils furent conduits dans la prison de Sta.... Inutilement O-Meara aurait-il voulu nier ; M. de Mo...., Smith, et jusqu'à l'enfant, déposèrent contre lui. Il fut jugé et condamné à la déportation. Comme il n'était pas prouvé que Louisa avait trempé dans les machinations, elle fut condamnée seulement à une année de prison, pour s'être prêtée aux violences employées par Patrick. Smith obtint simplement sa liberté. Le coupable ayant eu l'adresse de soustraire à tous les yeux l'argent qu'il avait apporté, il s'en servit sans doute dans le nouvel établissement qu'on le forçait de faire dans un autre hémisphère. M. de Mo....., devenu libre, regagna comme il put Light-House, où son arrivée causa la plus grande joie. Le vieux Michel, espérant toujours revoir son maître, avait géré son petit bien avec tant de zèle et d'économie, qu'il put lui remettre à son retour une somme assez

forte, en raison de la modicité du revenu. Ce véhicule devenait d'autant plus nécessaire que tout l'argent et les effets de valeur qu'avait laissés M. de Mo.... avaient disparu pendant son absence. L'opinion générale accusait James de ce vol; le lecteur a vu par la lettre d'O-Meara à Larino que c'était lui qui en était l'auteur, et que son espérance avait été que le soupçon tomberait naturellement sur son fils: l'événement répondit à son desir.

Michel avait voulu, pour épargner la dépense, renvoyer Déborah; mais cette fille aima mieux ne rien gagner, et rester à Light-House, bien sûre, disait-elle, que son maître reviendrait.

Après avoir rendu un compte exact à M. de Mo...., Michel parut embarrassé. Il regardait son maître, et semblait avoir quelque chose à lui dire; mais les paroles expiraient sur ses lèvres. Celui-ci s'apperçut de son embarras, et lui en

demanda la raison avec sa bonté accoutumée.—Je crains que Monseigneur ne m'accuse d'avoir agi avec trop de liberté. —Parle, mon ami, qu'as-tu fait? rien, certainement que d'honnête. Pour te mettre à ton aise, j'approuve et ratifie tout. — Monseigneur sait bien que la mère de miss Georgia est morte.—Mistriss O-Meara? Oui, son mari m'en a appris la nouvelle. — Elle n'était pas son épouse. — Tant pis; mais, au moins, a-t-elle fini en bonne chrétienne? s'est-elle répentie du désordre de sa vie?—Elle a fort peu pensé à Dieu; son fils l'occupait uniquement. Monseigneur n'ignore sûrement pas ce qui est arrivé à James —Qui me l'aurait appris? je n'ai revu son père qu'en présence de ses Juges. — O-Meara a-t-il donc commis quelques délits? — Je te conterai mes malheurs, mon cher Michel; ils te feront frémir, cependant je pardonne à mon ennemi

Puisse Dieu avoir pour lui la même indulgence! Continue, bon Michel, tu parlais de James. — Le scélérat a subi la punition due à ses crimes; il a été exécuté à Abington. — Dieu tout puissant! à quelle famille j'avais accordé ma confiance! — Tout le monde était fort étonné de voir ces gens si bien dans l'esprit de Monseigneur; mais, comme j'ai dit, O-Meara est tellement dissimulé, qu'il fascine les yeux de mon digne maître, qui est trop vertueux lui-même, pour ne pas croire au dehors de la vertu. — Qu'avait donc fait ce malheureux James? — Il fut pris sur la grande route, arrêtant un voyageur. On l'a soupçonné aussi d'être l'auteur d'un nombre prodigieux de vols qui se sont commis dans la ville, chez différens particuliers; pour moi, je ne doute pas qu'il n'ait été coupable de celui qui vous a été fait, à moins que ce ne soit son père, qui, dans son dernier

voyage, s'enfermait souvent dans votre chambre. — N'en parlons plus, car, mon ami, les apparences peuvent tromper, et je ne veux pas ajouter un crime de plus à ceux dont ils sont déjà surchargés. — Monseigneur n'a sans doute pas oublié la douce Georgia, qui était si malheureuse avec ses parens? Ici, l'embarras de Michel doubla. — Non, certes, je ne l'ai pas oubliée. — Monseigneur est trop juste pour la rendre responsable de leurs crimes, et trop bon, pour abandonner une pauvre orpheline. Son père ne s'en occupe pas plus que si elle était la fille d'un autre. — Tu me connais bien; après, Michel! — Persuadé que Monseigneur ne me blâmerait pas, j'ai dit à miss Georgia de rester ici, et j'en ai pris soin comme j'aurais pu faire de mon propre enfant. — Et c'est cet aveu qui te donne l'air si peiné, depuis une demi-heure? Mon ami, cette action est digne de toi, non-

seulement j'y applaudis, mais je te remercie d'avoir conservé une compagne à ma nièce, qui sûrement ne tardera pas à venir nous retrouver; car elle s'est échappée des mains du perfide O-Meara. J'ai étudié Georgia, c'est une honnête fille que je n'abandonnerai jamais; son infortune est un titre de plus pour avoir droit à ma protection.

Monsieur de Mo.... fit ensuite à Michel le détail de tout ce qu'il avait éprouvé depuis sa disparition subite. Michel, à son tour, raconta les événemens survenus à Light-House pendant l'absence du maître.

Quand ces deux vieux et estimables amis se furent entretenus long-temps, M. de Mo..... dit à Michel d'aller chercher Georgia; elle parut avec beaucoup de timidité; mais bientôt, les bontés de M. de Mo.... la rassurèrent, et elle put lui témoigner sa reconnaissance. Elle

s'empressa de demander des nouvelles d'Amelina, et fut vivement affligée d'apprendre qu'elle avait été aussi une des victimes de son père. D'après ce que lui dit l'évêque, elle n'eut pas, comme lui, l'espoir qu'elle reviendrait bientôt en Berkshire, dans la crainte de retomber au pouvoir de son père, dont elle ignorait sans doute le malheureux sort. Georgia fit ces réflexions en elle-même; mais elle se garda de les communiquer à son bienfaiteur. L'idée qu'il entretenait lui était trop chère, pour qu'elle eût la barbarie de la détruire.

Miss Georgia continua de vivre à Ligt-House, comme si ses parens n'avaient pas causé les malheurs de l'honnête homme qui la comblait de bontés.

Qui peut donner à l'homme la sublime vertu de pardonner à ceux qui l'ont offensé? qui? la religion : c'est par elle que nous sommes imbus des principes admi-

rables qui portent à oublier les injures qu'on a reçues. Celui qui croit à l'existence d'un Dieu, ose compter sur son indulgence; et comment se flatterait-il de l'obtenir, s'il n'en montrait lui-même. Loin de moi l'idée d'entrer dans aucune discussion théologique! mais pourquoi ne dirais-je pas ce que je pense? Un athée ne peut être ni bon père, ni bon fils, ni bon ami, ni bon citoyen. Oui, je déclare que j'aimerais mieux voyager dans un bois avec un voleur, qu'avec un athée: au reste, en existe-t-il de véritables? C'est une question qu'on pourrait faire: je dis véritable, car celui-là n'est pas athée, uniquement parce qu'il assure qu'il l'est. Il ment à son cœur, il ment à sa raison, s'il n'est pas en démence; car, ne pouvant nier le mouvement de ce globe majestueux, qui frappe les yeux, ne pouvant nier la perfection de la nature entière, il faut qu'il convienne qu'il existe un moteur

qui ne peut en être que le créateur; et quel est-il? ce n'est certes pas un être d'une nature égale à la sienne; il faut qu'il lui soit supérieur. Que le lecteur me pardonne cette courte digression, elle soulage mon cœur. Quand je lis au nombre des hommes inscrits dans le Dictionnaire du jour [1], des noms que l'auteur cherche vainement à flétrir, immortel auteur de Thélémaque, vous seriez un athée! Le mépris qu'inspire l'ouvrage de S... M... vous venge de sa pitoyable inculpation; et, quoiqu'il ait prétendu à l'infâme réputation qu'acquit Erostrate, son nom ne vivra pas plus dans la mémoire des hom-

[1] Dictionnaire des Athées, à la tête duquel l'auteur n'a pas rougi de mettre son nom. Jadis on l'eût fait enfermer à Bi..... au rang des foux : aujourd'hui on fait mieux; on le laisse jouir de sa liberté; mais c'est pour qu'il soit le témoin du mépris avec lequel a été accueilli l'œuvre abominable auquel il attachait tant de gloire.

mes, que son dictionnaire qui est déjà oublié.

Je reviens à Londres.

Annesley, ne pouvant recouvrer ni la tranquillité ni le bonheur, fut pendant long-temps attaqué d'une maladie de langueur qui, pouvant dégénérer en consomption, donna les plus fâcheuses appréhensions à son père. Il le sollicita avec tant d'instance d'user du remède usité parmi ses compatriotes, celui d'aller pendant quelque temps voyager dans des pays chauds, qu'Herbert ne crut pas devoir le refuser. D'ailleurs, que lui importait d'habiter l'Angleterre, l'Italie, ou tout autre lieu, puisque les traces d'Amelina étaient entièrement perdues pour lui? la vie même, lui était devenue à charge.

Mylady Douglas fut désespérée de sa résolution; elle goûtait une sorte de consolation à parler de son amie, avec un être qui savait, comme elle, apprécier ses ai-

mables qualités. Son père et son époux rendaient justice à la charmante Amelina; mais il ne mettaient point au regret de l'avoir perdue, ce vif intérêt qu'elle trouvait dans son cœur et dans celui d'Herbert. Le silence extraordinaire d'Amelina donnait à tous deux les plus horribles idées sur son sort. Annesley avait envoyé un homme de confiance à Abington, et ce qu'on lui apprit ne fit qu'ajouter à ses craintes. On disait qu'Omeara était retourné seul à Light-House, qu'il y était resté peu de temps, et que pendant son absence son fils avait perdu la vie sur un échafaud; que l'impression que cette affreuse catastrophe causa à mistriss O-Meara, l'avait privée de la vie par l'excès de la douleur; enfin, les gens de M. de Mo.... ne savaient ce qu'étaient devenus leur maître ni sa nièce.

Mylord Annesley quitta l'Angleterre, à-peu-près dans le même temps qu'Ame-

lina y revenait; mais y fût-il resté, il n'aurait pas joui du plaisir de la voir. De nouvelles infortunes l'attendaient à son retour. Le malheur s'acharne sur ceux dont il s'est une fois emparé.

CHAPITRE XXIX.

Arrivée à Plimouth. Amelina est trompée par les apparences. Catastrophe. Un monstre reparaît sur la scène. Cruelle situation où se se trouve l'héroïne.

Pendant tout le temps que dura le voyage, mylord Nothwell se comporta de la manière la plus délicate et la plus discrète avec Amelina. Il la visitait rarement, et ne se permettait aucun mot, pas même un regard pui pût lui causer de l'inquiétude. M. Somerton suivait l'exemple de son ami; et si tous deux

n'avaient eu des soins et des attentions multipliés pour la belle française, on ne se serait pas douté que la connaissance fût antérieure à l'embarquement.

En arrivant à Plimouth, Nothwell demanda à Amelina si elle lui permettrait de l'accompagner et de lui servir de guide jusqu'au moment où il la remettrait entre les mains de mylady Douglas. Amelina voulut vainement se défendre d'accepter son offre; il lui fit sentir combien il serait peu séant qu'elle voyageât seule dans une chaise de poste, ou, supposant qu'elle préférât une voiture publique, que c'était s'exposer à une infinité de désagrémens. La curiosité des voyageurs serait fortement excitée par son isolement; et ne voulant pas sans doute la satisfaire, ses compagnons ne pourraient que former des conjectures désavantageuses sur son compte. Amelina sentait la vérité des observa-

tions de Nothwell, et, malgré cela, elle ne pouvait se décider à se mettre en route avec deux jeunes gens. Mylord, à qui elle ne cacha pas le motif de sa répugnance, lui proposa un arrangement qui, selon lui, devait obvier à tout; ce fut de la laisser seule dans une chaise, et de la suivre avec Somerton dans une autre. Refuser encore, eût prouvé plus d'entêtement que de raison. Amelina consentit, et après avoir remercié le capitaine Garrison, qu'elle obligea presque à accepter un présent équivalent au prix de son passage, elle prit le chemin de Londres avec les deux amis, dans l'ordre dont on était convenu.

A la première couchée, Mylord, après avoir conduit Amelina à la porte de la chambre qu'on lui avait destinée, se retira dans la sienne avec Somerton. Le lendemain, avant de monter en voiture, il lui demanda si pour arriver plutôt au-

près de ses amis, elle ne préférerait pas voyager plus tard que le jour précédent; il ajouta que nulle crainte ne devait l'empêcher de servir sa juste impatience, puisque, son ami et lui ne quittaient pas de vue sa voiture. Amelina accepta la proposition avec joie, et témoigna même le desir de ne plus s'arrêter jusqu'à Londres, qu'elle savait devoir être éloigné de deux cent quatorze milles de Plimouth, où elle avait abordé; mais mylord Nothwell la pria en grace de renoncer à une chose qui pourrait nuire à sa santé.

A la quatrième journée du voyage, on ne s'arrêta qu'à près de minuit à la porte d'une maison qui n'avait pas l'apparence d'une auberge. Mylord Nothwell se présenta à la portière de la chaise d'Amelina pour l'aider à descendre, comme il faisait tous les soirs.—Il n'y a point, lui dit-il, d'auberge dans ce lieu; mais

les étrangers qui y passent sont sûrs d'être bien accueillis dans ce château qu'on nomme Walstonbury-Abbey : les maîtres l'habitent rarement, et le concierge à l'ordre de recevoir tous les gens honnêtes qui se présentent. Il achevait à peine ces derniers mots, qu'un homme d'un certain âge se présenta, tenant un flambeau à la main. Mylord le pria de faire donner un appartement à Amelina; il la conduisit, précédée d'une servante qui, après avoir préparé le lit, attendait les derniers ordres. Amelina, que la route avait beaucoup fatiguée, ne voulut rien prendre : elle congédia la servante, et se coucha. Elle dormit mieux et plus longtemps qu'elle n'avait fait depuis le commencement de son voyage. Il était neuf heures quand elle se réveilla; surprise qu'on ne l'eût pas appelée, elle se hâta de s'habiller. Elle ouvrait la porte de sa chambre, quand Somerton parut, et lui

dit d'un air triste qu'ils ne pouvaient pour le moment continuer leur route, attendu qu'il n'y avait pas de chevaux à la maison de poste du lieu, et qu'il fallait en faire venir de dix milles. Cette nouvelle fit beaucoup de peine à Amelina, et en suivant Somerton dans le parloir, elle lui demanda si l'on aurait des chevaux dans l'après-midi, ajoutant qu'elle était décidée à ne plus quitter la voiture qu'à la porte de l'hôtel Douglas. Il répondit que Mylord avait envoyé un homme à la ville la plus prochaine, et qu'il espérait qu'il ramenerait deux chaises avec lui.

Cet incident contrariait Amelina; mais, comme elle était près du but de ses desirs, elle prit patience et consentit à déjeûner. Nothwell parut, et répéta ce que son ami avait déjà dit. Au bout de cinq heures, l'exprès revint, et annonça que les maîtres de postes avaient refusé d'en-

voyer des chevaux avant le lendemain matin. Ce nouveau délai fit encore plus de peine à Amelina que le premier; cependant, il fallut s'y soumettre. Elle se coucha comme la veille de très-bonne heure, et ne put parvenir à trouver le sommeil. Fatiguée de son insomnie, elle se leva; il faisait clair de lune, elle ouvrit sa fenêtre. La nuit, quoiqu'on fût alors dans l'automne, était douce; l'air lui fit du bien, et pour le respirer à son aise, elle mit un fauteuil près de la croisée et s'y assit. A peine y était-elle placée, qu'elle entendit ouvrir doucement une porte située au chevet de son lit, et qu'elle n'avait pas remarquée. Une femme s'avança avec les plus grandes précautions, et marcha droit au lit. La Lune, qui donnait sur son visage, fit voir à Amelina les traits de sa plus cruelle ennemie. Elle reconnut Esther. La mortelle frayeur dont elle fut saisie étouffa le cri que la sur-

prise allait lui arracher, et elle resta sans mouvement. Étant dans l'ombre, on ne pouvait l'appercevoir. Esther ouvrit les rideaux, et levant un bras armé d'un poignard, elle avança son autre main sans doute, pour choisir la place où elle voulait frapper. En ce moment mylord Nothwell entra par la même porte dérobée, tenant une bougie allumée. En appercevant Esther, et ne doutant pas, la voyant si près du lit, une arme à la main, qu'elle n'eût consommé l'assassinat d'Amelina, il laissa tomber son flambeau qui s'éteignit, et se jeta sur la misérable Esther; celle-ci le prévint en lui portant un coup qui l'atteignit au côté droit. — Celle que tu oses me préféférer n'est plus, dit en écumant de rage la furieuse Hambourgeoise, je vais aussi cesser d'être, et j'espère que tu nous rejoindras bientôt toutes deux; le poignard est empoisonné. En prononçant ces

mots, elle enfonça l'arme dans son cœur, et tomba sur le tapis.

Amelina était mourante d'effroi. Vainement elle voulut se lever pour fuir cette scène d'horreur, ses membres glacés ne purent répondre à ses efforts, elle s'évanouit.

Cependant, Mylord frappait l'air de ses cris, et ne cessait d'appeler. Enfin, on l'entendit, et Somerton, suivi de plusieurs domestiques, se présenta à la porte d'Amelina où ils frappèrent à coups redoublés. Nothwell, ayant perdu beaucoup de sang, tomba en faiblesse à l'instant qu'il se traînait pour ouvrir; en sorte qu'Amelina et lui seraient restés sans secours, si un des gens de Mylord n'eût conduit Somerton et les autres à la porte par laquelle était entré la scélérate Esther.

On s'empressa de relever Mylord; on le plaça sur le lit; et pendant que quelques valets cherchaient à étancher son sang,

d'autres tâchaient de rappeler à la vie l'auteur du crime; mais elle ne s'était pas manquée. Le poignard tenait encore à son sein, et lui avait percé le cœur.

Personne n'avait encore apperçu Amelina, qui, ayant entièrement perdu connaissance, était restée étendue dans un fauteuil. Somerton fut le premier à la remarquer, et se hâta de lui porter des secours. On fit long-temps de vains efforts pour la tirer de son évanouissement, et mylord Nothwell avait ouvert les yeux avant qu'on y parvînt. Persuadé qu'Amelina avait péri sous les coups d'Esther, il éprouva un mouvement de joie en voyant qu'elle n'était pas blessée; et craignant l'effet fâcheux que pourrait produire à ses yeux, dès qu'elle reprendrait ses sens, le spectacle affreux du corps de son assassin, d'une chambre ensanglantée, et de lui-même étendu sur son lit, il ordonna de la porter le plus dou-

cement possible dans un autre appartement, et d'en prendre le plus grand soin. Ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Somerton envoya à l'instant chercher un chirurgien à Chester, éloigné seulement de quatre milles. En attendant son arrivée, il posa un léger appareil sur la large blessure de son ami.

Amelina resta six heures sans donner aucun signe de vie; deux femmes qui la soignaient, la croyaient décidément morte. Quand le chirurgien arriva, elle était toujours dans la même situation. Mylord ne voulut pas souffrir qu'on le pensât avant qu'Amelina fût tirée de son état d'insensibilité. Le docteur parvint enfin à lui rendre la connaissance : il ordonna un calmant, que Somerthon composa, et on procéda au pansement de Nothwell. Sa blessure était considérable, le chirurgien la regarda comme très-dangereuse, mais il attendit la levée du premier appareil,

pour prononcer si elle était mortelle. Le jeune lord passa la nuit la plus orageuse; une fièvre délirante ne le quitta pas pendant vingt-quatre heures; elle fut suivie d'une extrême faiblesse; il était à craindre qu'il ne passât à chaque minute.

A la levée du premier appareil, le docteur parut consterné; la plaie était livide et tachetée de noir. Somerton, qui était présent, le vit pâlir, et jugea de là, que son ami était en danger. Quand le pansement fût fait, le chirurgien emmena Somerton dans une pièce voisine. — Votre ami est perdu, lui dit-il, l'arme dont on s'est servi, était empoisonnée; rien ne peut le sauver; sa blessure est affreuse: il vivra encore quelques jours; mais il est impossible qu'il en revienne. Ma présence ici devenant inutile, je vais retourner près de mes malades. Je vous laisserai par écrit la manière dont vous traiterez Mylord pendant le peu de

temps qui lui reste à vivre, afin de rendre ses derniers momens moins douloureux. Quant à la jeune dame, elle est sans nul danger; son esprit me semble beaucoup plus malade que son corps; il n'est question que de la distraire.

Somerton, atterré par la cruelle décision du docteur, tâcha de l'engager à rester encore, ne fût-ce qu'un jour, se flattant que peut-être il surviendrait quelques changemens qui lui feraient porter un jugement moins terrible. — Je vous jure que nul remède ne peut détruire l'effet subtil du poison qui circule dans ses veines; c'est un homme mort; et, rester ici, ce serait perdre un temps que je puis employer ailleurs bien plus utilement pour l'humanité. Cependant je ne veux pas vous refuser la satisfaction que vous attendez de moi; je ne partirai que demain.

Le jour suivant, la blessure portait en-

core des symptômes plus effrayans ; le malade passait alternativement d'un état de souffrance insupportable, à un accablement léthargique, ce qui fit présumer au docteur, que l'opium dominait dans le poison dont le poignard était imprégné.

Malgré l'affaissement de Nothwell, il avait demandé plusieurs fois des nouvelles d'Amelina, et Somerton lui avait causé le seul plaisir qu'il fût en état de sentir, en lui assurant qu'elle se portait bien, et n'avait éprouvé d'autre accident que son évanouissement occasionné par la crainte.

Que faisait alors la triste Amelina ? Hélas ! elle déplorait son malheureux sort qui la précipitait continuellement d'abymes en abymes ; encore une fois, elle avait failli être victime d'un homme qui s'était montré à elle sous les dehors de l'honnêteté. Elle se reprochait sa confiance, et sur-tout de n'avoir pas effectué le projet qu'elle avait formé à Livourne de

quitter l'auberge de l'Aigle pour aller se réfugier ailleurs, à l'insçu des deux amis, et même du capitaine Garrison, qui probablement leur était dévoué. La conduite de mylord Nothwell, dès ce temps, lui indiquait assez ce qu'elle devait en craindre pour la suite. Malheureusement elle croyait avoir vu en lui un changement qui avait ramené toute confiance dans son esprit.

Le surlendemain de la scène horrible, Amelina fit prier M. Somerton de venir lui parler. Après l'avoir accablé des reproches les plus vifs et les mieux mérités, elle lui demanda s'il ne lui serait pas permis de se rendre enfin où elle devrait être depuis long-temps. Somerton la supplia de l'excuser, s'il la retenait encore quelques jours; mais qu'il ne pouvait frustrer son ami d'un bien qu'il avait payé du sacrifice de sa vie, puisque sa blessure était mortelle. Il l'assura que, dès

que mylord cesserait d'exister, elle serait maîtresse et libre de ses actions.

Amelina ne s'était jamais permis de faire des questions à aucun domestique; mais la circonstance extraordinaire dans laquelle elle se trouvait, pouvait bien la faire déroger à ses principes. Des deux femmes qui la servaient, une était jeune, et paraissait ingénue. Se trouvant seule avec elle, elle lui demanda si Esther était depuis long-temps au service de mylord. — Car je présume que je suis ici dans une maison qui lui appartient. — Oui, Madame, ce château appartient à Mylord Nothwell; mais Esther n'était point à son service; c'est nous qui étions à celui de cette indigne femme, et Dieu sait ce qu'elle nous a fait souffrir. Je ne pourrais vous dire, Madame, continua-t-elle, depuis quel temps elle demeurait avec mon maître, quand il l'amena ici il y a dix-huit mois; ils étaient déjà bons

amis. Miss Esther était tellement jalouse de Mylord, qu'il ne pouvait parler à une de nous autres, sans avoir une scène avec sa maîtresse. Cette conduite de sa part, a sans doute fini par l'ennuyer, car il partit pour le continent sans l'en prévenir. Depuis son absence miss Esther était devenue si méchante, que nous aurions quitté son service, si M. Deedless, c'est le nom de son intendant, ne nous avait pas annoncé le retour prochain de Mylord. Il y a huit jours que nous en fûmes instruites par une lettre qu'il lui adressa de Livourne. Il y a apparence que dans cette lettre Mylord lui avait donné des ordres pour faire préparer un bel appartement pour vous, car on nous fit arranger celui que vous avez occupé, et depuis quatre jours, on attendait de moment en moment, votre arrivée.

Esther n'était donc pas prévenue, demanda encore Amélina, que votre maî-

tre venait avec une dame? — Je crois bien qu'elle le savait, car elle a eu dans cet intervalle, des accès de fureur qui nous faisaient trembler. Aussitôt que M. Deedless eut reçu la lettre de mylord, il eut avec elle une longue conversation. Ils parlaient fort haut, et nous entendîmes l'intendant lui faire des menaces. — Et où était-elle quand nous arrivâmes? — Aussitôt qu'on entendit les voitures dans la cour, elle courut se mettre derrière une statue placée dans la halle. Comme M. Deedless avait défendu qu'aucun des gens de Mylord se trouvât sur son passage, personne, excepté moi, ne s'apperçut de la démarche de miss Esther. J'eus la curiosité de l'épier, pour savoir quelle raison avait pu l'engager à se cacher; j'imaginai bien que c'était la jalousie, et je voulus jouir du plaisir que me causerait son mécontentement. Une porte laissée ouverte me permit de sa-

tisfaire ma curiosité. La méchanceté d'Esther était à mes yeux, l'excuse de la joie que je me promettais, et celle de ma curiosité. Quand vous passâtes avec mon maître qui vous conduisait, les lumières que portait devant vous M. Deedless, jetèrent ses rayons sur la figure d'Esther. La fureur se peignit sur tous ses traits; et, après que vous fûtes montés, elle murmura entre ses dents des paroles menaçantes. Le lendemain, à son réveil, elle me sonna, et me fit mille questions à votre sujet; car mon premier mot fut de lui dire que je vous avais vue à votre arrivée. En lui peignant votre beauté, je savais que je faisais bouillonner sa rage, aussi cet entretien fut-il court; elle me fit signe de sortir.

Toute la journée qui a précédé la nuit affreuse qui nous privera sans doute d'un maître bon et généreux, Esther ne quitta sa chambre que pour aller à la

pharmacie, où elle est restée assez long-temps. Après que tout le monde a été retiré, Mylord est monté un instant chez elle. La fille de peine, ayant de l'ouvrage à finir, ne rentra dans sa chambre qu'à près de minuit. Elle rencontra Mylord sur l'escalier, et entendit Esther fermer la porte de sa chambre avec emportement. Vous savez mieux que moi, Madame, ce qui a suivi, car, malheureusement, vous étiez un des témoins de la scène atroce qui s'est passée. Mylord vous croyait sûrement assassinée, car, en vous voyant sans blessure, il s'écria : — Je bénis le ciel d'être la seule victime. La providence est juste ; elle a préservé l'innocence et puni le vice ; je ne dois pas me plaindre. Ici se termina le récit de cette fille. Amelina n'ayant, pour l'instant, aucun besoin de ses services, la congédia, et s'enferma pour adresser des actions de grace à celui qui l'avait sauvée d'une

mort presque certaine: en effet, c'était un miracle qu'elle eût échappé au fer meurtrier qui menaçait ses jours.

CHAPITRE XXX.

Remords. Pardon. Riche présent. Délicate attention. Mort de mylord Nothwell. Départ de Walstonbury-Abbey.

L'ÉTAT de mylord Nothwell empira tellement pendant la nuit, que le docteur annonça le matin qu'il ne passerait pas la journée. Somerton crut devoir avertir son ami de sa fin prochaine, afin qu'il fît ses dispositions. Nothwell entendit son arrêt avec beaucoup de courage et de sang-froid. Il fit donner au chirurgien cent guinées pour la peine qu'il avait prise, le remercia de ses soins, et le laissa maître de partir quand il le juge-

rait à propos, de Walstonbury-Abbey. Voulant mourir en paix, il se refusa à faire aucun remède, même ceux qui auraient pu calmer ses douleurs. N'ayant pas assez de temps pour faire appeler un notaire, il voulut récompenser lui-même ses domestiques. M. Deedless eut ordre d'apporter tout l'argent comptant qui était chez lui ; il le distribua à ses gens, et ensuite il chargea Somerton de supplier Amelina de lui accorder une dernière entrevue, au moment de son éternel départ.

La jeune personne eut beaucoup de peine à y consentir ; mais Somerton intéressa si vivement sa sensibilité, en peignant au naturel la situation de son ami, qu'elle crut devoir céder, par humanité, à la prière d'un mourant. Elle accompagna donc Somerton chez Mylord. En entrant dans la chambre, qui avait été naguères le le théâtre d'une scène horrible, elle fut

saisie d'un tremblement universel ; cependant elle surmonta son émotion, et s'approcha du lit de Nothwell. — Vous avez desiré ma présence, Mylord, que me voulez-vous ? Le moribond avait les yeux fermés ; il tressaillit au son d'une voix qui allait jusqu'à son cœur ; il fixa Amelina, et soupira. — Pardonnez, la plus belle et la plus malheureuse des femmes ! si j'expose encore à votre vue un objet qui doit vous être odieux ; mais je vais mourir, Amelina, et j'emporte au tombeau l'amour violent que vous m'avez inspiré. Vous voir et vous adorer furent une même chose pour moi. Amelina voulut sortir. — Au nom du ciel ! arrêtez, s'écria douloureusement Nothwell, encore un moment. Somerton, obtenez qu'elle reste un instant de plus. — Madame, dit Somerton, êtes-vous donc sans pitié ? L'infortuné se meurt, et vous voulez rendre sa fin plus affreuse par une

dureté qui n'a pas d'exemple. Par tout ce qui vous est cher, ne refusez pas à mon malheureux ami la dernière faveur qu'il implorera de vos bontés.

Amelina fut en quelque sorte effrayée de la véhémence que Somerton mit dans la prière qu'il lui adressait, et, machinalement, elle se remit sur son siége. — Grace vous soit rendue, dit Mylord d'une voix plus faible; Amelina, daignez m'assurer que vous me pardonnez : je fus bien coupable, mais je n'eus jamais le dessein de vous offenser; la vivacité et la force de ma passion pour vous me donnèrent la témérité de prétendre à votre tendresse; je voulais tâcher de la mériter, et n'ai réussi qu'à encourir votre haine. Jamais, Madame, il n'exista d'être plus misérable que moi, depuis le jour fatal où je vous vis pour la première fois au park Saint-James.—Quoi, dit Amelina, c'est vous que chaque jour j'entre-

voyais en face de mes fenêtres en Broadway? — Moi-même; et c'est cette démarche qui acheva de me tourner la tête. Pendant plusieurs jours je m'enivrai du plaisir de vous admirer; un démon, sous les apparences d'une femme, m'enleva plus que la vie en vous faisant changer de maison. Cependant je découvris celle que vous occupiez. Je me présentai pour vous voir; j'avais un prétexte qui vous aurait paru plausible: le même méchant génie, qui se plaisait à déjouer mes projets de bonheur, ne voulut pas me laisser pénétrer jusqu'à vous. Le jour suivant, je revins avec l'espoir de gagner le cerbère qui vous gardait. Mon Dieu! quel fut mon désespoir et mon effroi, je ne vis qu'un monceau de cendres à la place de la maison que vous occupiez. Rentré chez moi, la mort dans le cœur, on m'annonce une femme, c'était Esther dans le plus grand désordre: ses

vêtemens brûlés en plusieurs endroits, m'apprirent qu'elle s'était sauvée des flammes. Je lui demandai, en tremblant de la réponse qu'elle allait me faire, si vous aviez aussi échappé.—Hélas! me dit la perfide, avec une douleur simulée, ma pauvre amie a péri. Vainement je me suis exposée à des dangers presque certains pour l'arracher du brasier où je l'ai vue consumée en un instant. Depuis ce terrible événement, continua la scélérate, je cours la ville sans savoir ni ce que je fais, ni où je vais. Enfin, j'ai osé espérer, Mylord, que vous ne refuseriez pas un asile à une fille que vous avez aimée, et qui ne sait où donner de la tête.—Vous avez eu raison, lui dis-je, de compter sur moi; prenez un logement près d'ici, et, quand j'irai en Cheshire, je vous mènerai avec moi.

En ce moment, mylord Nothwell se trouva si faible, qu'il ne put articuler

un mot de plus. Amelina se leva pour se retirer, mais il fit signe à Somerton de la retenir encore.

La situation d'Amelina était extrêmement pénible : elle souffrait de l'état où se trouvait un jeune homme qui eût pu fournir une longue et brillante carrière par ses qualités personnelles, son rang et sa fortune, s'il avait su maîtriser ses passions : elle souffrait, en outre, d'être obligée de l'entendre lui parler d'un amour qui blessait sa délicatesse; cependant elle consentit à faire le sacrifice de sa répugnance, et attendit que Mylord fût en état de terminer son récit.

Nothwell, ne se sentant pas la force de continuer, pria son ami de lui donner un cordial que le docteur avait laissé, dans le cas où sa faiblesse l'empêcherait de communiquer ses dernières volontés. Il fit l'effet desiré; après quelques minutes d'un silence déchirant pour tous les trois, Mylord reprit la parole.

Je ne tenterai pas, Amelina, de vous exprimer le chagrin que me causa le rapport, malheureusement trop vraisemblable d'Esther. Cette fille eut l'air de partager ma douleur en montrant un desespoir que je croyais sincère. Elle me faisait votre éloge, versait des larmes, et parvint à se rendre tellement utile, que je ne pouvais passer un jour sans aller lui parler de vous. Je n'entrerai dans aucun détail relatif à notre liaison subséquente; le respect qui vous est dû me le défend. Plusieurs raisons me décidèrent à voyager : j'avais déjà été en Italie; mais j'y étais resté peu de temps, parce que je fus rappelé en Angleterre par la maladie de mon père. Sa mort, survenue un mois après mon retour, nécessita ma présence dans les différens biens dont j'avais hérité. Ainsi, je fus forcé alors d'abandonner les voyages. A l'époque dont je vous parle, le goût m'en reprit; je

proposai à mon ami Somerton de m'accompagner ; il l'accepta, et nous nous embarquâmes. C'est alors que j'eus, dirai-je, le bonheur de vous retrouver. D'après la certitude que je croyais avoir de votre mort, jugez, Madame, quelle dut être ma joie et mon ravissement en vous voyant entrer dans ma chambre. Le ciel sembla s'ouvrir en ce moment pour me recevoir ; j'aurais voulu pouvoir, ajouta Nothwell, presqu'exténué, vous rendre compte des combats continuels qui se passaient en moi, et des remords qui ne cessaient de me déchirer, quand je trompai votre bonne foi : mais je sens que je vais bientôt m'éteindre ; à peine me reste-t-il assez de temps pour obtenir de vous un pardon que je crois bien que je ne devrai qu'à la bonté de votre cœur. Dites, oh ! dites, trop chère Amelina, que vous me pardonnez. — Oui, Mylord, j'oublie tout, et fais des vœux sincères pour le

retour de votre santé.—Prouvez-moi, Amelina, que je ne suis pas pour vous un objet d'horreur; daignez accepter cet écrin, dit-il en le lui présentant, ce sont les diamans de ma mère; ils devaient orner ma femme, ils s'embelliront de vos charmes. Amelina ne voulut pas absolument les recevoir.—Cruelle Amelina! vous ne savez pas le mal que me fait votre refus; de grace, prenez ce faible présent. Amelina, s'il vous est odieux par la main qui vous l'offre, accordez quelque chose à la pitié, et laissez-moi croire que vous ne le rejetez pas: c'est le moyen que je meure content.

Amelina n'eut pas le courage de persister dans une chose qui semblait tant intéresser le malade; elle reçut l'écrin, se promettant de le remettre à la famille de Mylord.—Somerton, dit encore Nothwell, si jamais je vous fus cher, vous remplirez dès ce moment mes derniers

desirs. J'ai donné ordre qu'on préparât une voiture pour Amelina. Une des femmes de ma maison, à son choix, y montera avec elle; et si elle le permet, vous l'accompagnerez jusqu'à Londres. En la remettant entre les bras de ses amis, vous leur direz que j'emporte avec mon amour le respect et l'estime que ses vertus sont faites pour inspirer. Vous leur direz que mon intention était d'offrir ma main et ma fortune à celle qui honorerait un trône. Vous leur direz que mon dernier soupir sera un vœu pour le bonheur éternel de la plus aimable des femmes.

L'effort que fit mylord Nothwell pour terminer son discours, joint à la vive émotion qu'il éprouvait, mirent fin à son existence. Amelina et Somerton l'écoutaient encore qu'il n'était plus. Amelina, effrayée d'un pareil spectacle, sortit de la chambre; Somerton la suivit, et l'ar-

rêta dans la pièce voisine.—Vous avez entendu, Madame, la dernière prière de mon ami, veuillez me donner vos ordres, et ne doutez ni de mon zèle, ni de mon respect. Amelina desirait que la plus âgée des filles qui l'avaient servie l'accompagnât. Alors, elle ne vit aucun inconvénient à ce que Somerton fût aussi du voyage. La voiture, effectivement l'attendait; elle y monta: la femme qu'elle avait désignée fut appelée, et accepta avec transport la proposition de suivre Amelina. Somerton se plaça aussi dans la berline, qui s'éloigna de Walstonbury-Abbey au grand trot de six chevaux.

CHAPITRE XXXI.

Les amies se rejoignent. Héritage. Justes regrets. Reconnaissance

En arrivant à Londres, Amelina se fit conduire à l'hôtel Douglas. Il était cinq heures, et Mylady allait se mettre à table, en famille, quand on lui annonça son amie. Elle courut au-devant d'elle, et, la serrant dans ses bras, elle prononçait des mots sans suite, mais, qui peignaient bien sa joie. — C'est mon Amelina! que je suis heureuse de la revoir! Mon amie, ma tendre amie, parlez à votre Félicité; dites-lui que vous l'aimez toujours. Si vous saviez les tourmens que m'a causés votre silence! Mais pourquoi ne pas écrire? pouviez-vous m'avoir oubliée? Ce pauvre Herbert, il en mourra; car l'excès du bonheur fait presque autant de mal que celui du chagrin.

L'agitation de Mylady étoit si forte, que son père et son époux en furent effrayés, et cherchèrent à porter son attention sur un autre objet, afin de lui donner le temps de se calmer. — La petite Amelina pleure, dit vivement M. de Bouran; Félicité, voyez donc ce que veut votre fille. — Ma fille! dit Mylady en se précipitant dans son boudoir, où elle l'avait laissée avec sa berceuse.

Amelina n'avait pas encore parlé à son amie; mais elle s'était empressée de lui rendre ses caresses. A peine M. de Bouran avait-il eu le temps de dire à Amelina : — Votre amie nourrit, et craignant que la joie que lui a causée votre retour ne lui occasionnât une trop grande révolution, c'est pour la distraire que je lui ai parlé de sa fille. Quand Mylady revint. — Pardon, Amelina, je vous ai quittée bien brusquement; mais les appréhensions d'une mère ne calculent pas les con-

venances. Ma petite joue avec sa bonne : je ne crains plus rien pour elle, et je suis toute à vous.

Le dîner étant servi, on engagea M. Somerton, qui avait accompagné Amelina, à se mettre à table, différant après le repas les mutuels détails, que des deux côtés on brûlait de se faire et d'entendre.

Tout le monde trouva Amelina maigrie ; les roses de son teint ne brillaient pas d'aussi vives couleurs qu'à son départ de Londres ; mais l'ensemble de ses traits n'avait rien perdu de ses charmes. Ses yeux, moins vifs, étaient devenus plus tendres, et, au total, elle pouvait toujours passer pour une des plus jolies femmes sorties des mains de la nature.

L'instant des communications arriva ; on donna l'ordre de ne laisser entrer aucun importun. Mylady, en rentrant dans le salon, dit un mot bas à son père, qui

sortit, en assurant qu'il serait de retour dans dix minutes. — Pendant ce temps, dit Félicité, je vais remplir, près de ma fille, le devoir le plus agréable pour une mère. Amelina la suivit dans son boudoir, et le comte Douglas resta pour faire compagnie à Somerton.

Pendant que la petite Amelina, jolie comme un ange, était attachée au sein de sa belle maman, Amelina contemplait avec délices un aussi charmant tableau. — Ne trouvez-vous pas, mon amie, que ma fille vous ressemble beaucoup? demanda Mylady. — Ce serait un excès d'amour-propre d'en convenir, répondit Amelina. — Ah! reprit Mylady, que je serais heureuse si la ressemblance se soutenait toujours, et si elle s'étendait au moral comme au physique! — Ma chère Félicité, je vous remercie de votre bonne opinion; elle me flatte d'autant plus, qu'elle est la base de votre amitié pour moi.

Monsieur de Bouran rentra : on se réunit dans le salon, et Amelina prit la parole pour faire le récit des malheurs qui l'avaient accablée depuis son arrivée à Light-House, et que le lecteur connaît. Elle passa légèrement sur le rôle peu honnête qu'avait joué M. Somerton dans ses dernières aventures. Ce jeune homme sentit toute sa délicatesse, et n'en rougit pas moins à plusieurs reprises. Celui dont les principes sont foncièrement honnêtes est forcé d'écouter le cri de sa conscience ; elle réfléchit sur sa figure le reproche qu'elle lui fait.

En terminant son récit, Amelina tira de sa poche l'écrin qu'elle avait reçu de mylord Nothwell, et, en le déposant dans les mains du comte Douglas, elle le pria de vouloir bien se charger de le remettre aux héritiers de mylord Nothwel. J'ose encore vous demander une autre grace, ajouta-t-elle, c'est de joindre à l'écrin une

bank-note de trois cents livres [1] que Mylord m'a prêtée dans la traversée d'Angleterre à Livourne. M Schewend, à qui je vais écrire, vous remboursera cette somme, dont je vous prie de faire l'avance.

Le comte Douglas jeta un coup-d'œil sur sa femme, et promit à Amelina de remplir ses desirs.

Il était tard, la voyageuse avait besoin de repos ; ainsi Mylady remit au lendemain les détails de ce qu'elle avait à lui apprendre.

Somerton, de son côté, prit congé de la compagnie. Le comte Douglas l'engagea à réitérer ses visites.

Le spectacle touchant de cette famille vertueuse était bien fait pour électriser le cœur d'un jeune homme qui n'avait eu à se reprocher qu'une trop grande facilité à se prêter aux vues coupables de

[1] Sterlings.

son ami, au lieu d'avoir le courage de combattre ses passions. Il se retira, bien convaincu que la pratique de la vertu peut seule contribuer au bonheur : un soupir s'échappa de sa poitrine ; il était donné au souvenir de l'horrible fin de mylord Nothwell ; elle devait être pour lui le sujet de mille réflexions douloureuses.

Toute occupée de rendre la liberté à son oncle [1], Amelina passa une nuit très-agitée. Elle comptait, en se levant, demander des conseils à M. de Bouran et à son gendre. Son intention était d'aller elle-même au château, où M. de Mo.... était prisonnier, et quoiqu'elle en ignorât le nom, elle pensait qu'elle le trouverait facilement dès qu'elle serait rendue à Haverford-West, qui n'en était éloigné

[1] Amelina ignorait absolument les événemens qui avaient rendu la liberté à M. de Mo....

que de neuf milles. Les obstacles à surmonter pour le succès de ce projet ne présentaient à son imagination aucune difficulté; la loi ne pouvait lui refuser son secours pour forcer O-Meara à rendre la liberté, à son oncle : elle le sentait parfaitement; aussi était-elle sur cet objet aussi tranquille que sa position le lui permettait : mais une autre pensée occupait encore son cœur. Mylady n'avait dit qu'un mot d'Herbert; mais ce mot prouvait que mylord Annesley ne l'avait pas oubliée.—Félicité, se disait-elle, suppose qu'il mourra de bonheur en apprenant mon retour : donc je lui suis chère encore; car un sentiment vif ne s'éprouve que pour les personnes qu'on aime. Je sens qu'en revoyant cet aimable jeune homme, il me sera difficile de dissimuler l'excès de ma joie. Il le faudra bien, cependant; car il doit ignorer ce qui se passe dans mon cœur. Ces idées, peu

consolantes jeterent quelques nuages sur le plaisir que ressentait Amelina de sa réunion à sa bien chère amie.

Elle se leva de bonne heure, et attendit avec impatience celle du lever de son amie : elle descendit dans la salle de la bibliothèque [1]; M. de Bouran y était seul : Félicité reposait encore. Elle voulait qu'elle fût en tiers pour s'occuper de ce qui concernait son oncle. La conversation tomba naturellement sur les nouvelles de France ; celle de la mort du tyran, qui avait fait ruisseler le sang de tant de victimes, était récente pour elle. Enfin, s'écrièrent-ils presque ensemble, notre commune patrie ne donnera donc

[1] Il est assez d'usage, à Londres, de déjeûner dans une salle où se trouve une petite collection de livres ; l'instant qui suit le déjeûner étant celui qu'on consacre ordinairement à la lecture : celle des papiers publics se fait toujours en prenant le thé.

plus à l'Europe étonnée le spectacle épouvantable de deux partis dont l'un dévorait l'autre, sans que celui-ci osât opposer la plus faible résistance aux animaux voraces qui se disputaient ses membres palpitans, après s'être emparés de ses biens! Nous ne la reverrons plus cette France, jadis si fortunée; mais il nous reste au moins aujourd'hui l'espoir consolant de savoir que nos compatriotes sont moins malheureux.

Ces réflexions, attendrissantes pour deux cœurs véritablement français, amenèrent insensiblement la conversation sur celle des victimes égorgées qu'on connaissait. L'un et l'autre donnaient des larmes au récit qu'ils faisaient de leur affreux supplice: Amelina crut devoir profiter de cet instant de douleur, pour annoncer à M. de Bourran la mort de sa mère qu'elle lui avait cachée lors de leur première entrevue. Bénissez le ciel, lui

dit-elle, sa mort a été le tribut que nous devons tous à la nature; les monstres n'ont point trempé leurs mains dans son sang. Je ne vous dirai pas qu'ils ont respecté son âge et ses infirmités; elle était devenue aveugle : mais, sans doute, ils l'avaient oubliée : c'est un bienfait de la providence qui doit vous consoler de cette perte. La chanoinesse, dont je vous ai parlé, (c'est d'elle, comme vous le devez présumer, que je tiens les détails qui vous concernent) avait donné moins de regrets à la mort de cette femme respectable, parce que les dernières années de sa vie furent plutôt pour elle une longue agonie, qu'une véritable existence. La misère et le chagrin l'assaillaient de toutes parts. Votre émigration fut la cause de mille persécutions. L'éloignement de votre sœur était un tourment continuel pour elle; elle répétait à chaque instant: On a aliéné de moi le cœur de ma chère

Lolotte, on a réussi à m'en séparer, on l'a dépouillée de l'héritage de son père; et l'ingrat qui fut cause de ces crimes m'abandonne aujourd'hui. O providence! je mérite que tu appesantisses sur moi ton bras vengeur. Mes enfans ne recevront pas mon dernier soupir; puisse ma Lolotte apprendre un jour que sa mère, coupable, par faiblesse, pour un ingrat...

—Cessez, Amelina, cessez par pitié de me parler de ma mère, dit M. de Bouran en l'interrompant, laissez-moi la pleurer; laissez-moi donner aussi des larmes à une sœur dont le sort m'inquiéterait, si je ne savais pas que, supérieure aux événemens, elle trouve dans le travail de son imagination des ressources contre l'indigence. Sa vertu et sa philosophie la vengent aujourd'hui de mes injustices: je suis cet ingrat, qui, abusant de la faiblesse de mes parens, priva de l'héritage de mon père cette sœur

qui, par les sentimens de son cœur et les agrémens de son esprit, mérita toujours l'estime générale : il lui resterait l'héritage de ma mère, si la nation ne traitait pas avec autant de barbarie ceux qui lui sont restés fidèles, que ceux que la crainte ou les menaces en ont éloignés. Ces derniers mots étaient à peine prononcés que Mylady et le comte Douglas parurent; Amelina soumit à ses amis le projet qu'elle avait formé d'aller elle-même briser les fers de son oncle. On approuva son empressement, mais on la pria de ne pas s'exposer à de nouveaux malheurs.—Nous agiterons, lui dit-on, cette importante question dans le comité de l'amitié, et nous la déciderons dans notre sagesse.

Mylady remit à Amelina la lettre qu'elle avait reçue pour elle d'Hambourg, et lui demanda pardon de l'avoir ouverte, en lui expliquant les motifs qui l'avaient

décidée à commettre l'indiscrétion. Amelina la pria de lui permettre de prendre lecture de la lettre de ses respectables amis; ce qu'elle ne put faire sans verser des larmes de reconnaissance. Mylady lui parla ensuite du voyage d'Herbert à Abington, de sa douleur en ne pouvant découvrir le lieu où O-Meara l'avait conduite, de la terrible maladie qu'il y fit, et comme il en fut ramené dans sa convalescence par M. de Bouran; elle ajouta que le chagrin ayant pris beaucoup sur la santé d'Annesley, il conserva une langueur qui fit redouter un mal incurable, si on ne le prévenait pas par un changement de climat. Mylord Anglesey, après beaucoup d'instances, continua Mylady, obtint de son fils qu'il irait en Italie. Herbert céda pour ne pas affliger son père; mais il n'était pas encore rendu au lieu de sa destination, qu'il fut rappelé dans son pays par l'événe-

ment le plus funeste. Mylord Anglesey eut une attaque d'apoplexie, et mourut avant d'être secouru. On fit partir sur-le-champ un exprès pour porter cette triste nouvelle à Herbert; l'envoyé le trouva encore au port où il avait débarqué; il se rembarqua sur-le-champ, et n'est arrivé que depuis huit jours. Je ne l'ai vu qu'une fois; il est changé à ne le pas reconnaître, et je crains que nous n'ayons bientôt à pleurer la perte d'un des plus aimables hommes du monde. Il est impossible que mon intéressant cousin n'ait pas le cœur dévoré par quelque chagrin cuisant qu'il ne veut confier à personne. En cet endroit du discours de la comtesse, Amelina rougit et pâlit successivement. Félicité continua:— Depuis trois jours, Herbert, aujourd'hui mylor d Anglesey, est à la campagne. Un de ses amis l'a en quelque manière forcé à quitter Londres, dans l'espoir qu'il distrai-

tait un peu la douleur que lui cause la mort du plus tendre des pères. Quant à ce qui me concerne, ma belle amie, dit gaiement Mylady, je suis mère aussi heureuse que féconde. Lorsque vous partîtes, j'étais assez avancée dans ma grossesse, et j'accouchai de deux garçons. Je voulais les nourrir l'un et l'autre, mais la nature s'y opposa. Je n'avais point de lait, je fus plus heureuse à la naissance de ma fille. Je pus être tout-à-fait sa mère. Mes fils sont en bonne santé, mais ma petite Amelina se porte mieux.

Amelina, jugeant au silence de Mylady qu'elle n'avait plus rien à dire, lui demanda si, depuis la lettre qu'elle tenait encore à la main, M. et madame Schewend ne lui avaient pas écrit.—Non, répondit Mylady, mais nous avons eu de leurs nouvelles par un tiers.—J'espère qu'ils jouissent tous deux d'une bonne santé?—Ils étaient malades il y a six

mois. M. de Bouran, qui vit l'embarras de sa fille pour annoncer à Amelina qu'elle avait perdu ses amis, crut devoir la soulager de la pénible commission, en s'en chargeant lui-même. — Amelina, lui dit-il, vous êtes trop raisonnable pour ne pas vous soumettre sans murmure aux décrets de la providence. M. et madame Schewend n'existent plus : il y a six mois qu'ils sont morts à huit jours de distance l'un de l'autre. Amelina fondit en pleurs, Myady en versa avec elle ; M. de Bouran accorda volontiers ce premier moment à la sensibilité, et il s'affligea avec la jeune orpheline. — Sans doute, lui dit-il, vous devez regretter d'aussi bons amis, et qui, même à l'article de la mort, vous ont donné des preuves d'un attachement peu ordinaire, en vous léguant toute leur fortune. Un notaire de Hambourg a écrit au comte Douglas pour le prier de lui marquer où il pourrait

vous faire passer l'héritage des père et mère de votre défunt mari, à moins que vous ne préfériez faire vous-même un voyage à Hambourg. Ainsi, chère Amelina, vous voilà presqu'aussi riche en fortune que vous l'êtes en vertu et en graces. Ce compliment fut à peine entendu de la désolée Amelina, et le nouveau bienfait de ses amis ne fit qu'ajouter à sa douleur. — Il est bien cruel, dit Félicité, que des deux lettres que vous avez écrites de Livourne, une seulement soit arrivée à sa destination. Il paraît que vos amis ont reçu la leur, puisque le notaire s'adresse à mon mari chez qui vous les priez de vous faire réponse. Si la mienne avait eu le même succès, Herbert vous aurait cherchée, et se serait rembarqué avec vous pour me ramener mon amie : que de scènes désastreuses cette circonstance eût prévenues ! En cet instant il arriva du monde, et Amelina se

retira dans sa chambre pour y pleurer en liberté.

CHAPITRE XXXII.

Amour partagé. Proposition de mariage. Malices de mylady Douglas. Nouvelle séparation. Retour. Dernier voyage. Mariage.

A L'ISSUE du dîner, on annonça mylord Anglesey : ce qu'Amelina avait craint arriva, il lui fut impossible de cacher la vive émotion que lui causait la présence de l'homme qu'elle préférait à tous les autres. Herbert, en grand deuil, portant sur sa figure les traces des différens chagrins dont il avait été accablé depuis deux années, sembla mille fois plus intéressant encore aux yeux d'Amelina, que quand le bonheur se lisait dans chacun de ses traits.

Une rougeur subite anima son joli visage, en recevant le salut de mylord Anglesey; et quand il lui adressa la parole d'une voix troublée, elle éprouva une agitation qui l'empêcha de répondre. Sa situation n'échappa, ni à M. de Bouran, ni à sa fille. Le modeste Herbert n'y vit que la timidité d'une jeune personne que le malheur rend défiante.

Bientôt, cependant, le ton d'amitié remplaça celui de la réserve et du cérémonial. Anglesey brûlait d'être instruit de ce qui avait forcé Amelina à garder un si rigoureux silence avec ses amis, et se hasarda d'en faire la question. — J'ai quelques affaires à terminer, dit Milady, ainsi je vous demaude la permission, mon amie, de vous quitter pendant que vous satisferez la juste impatience d'Herbert. Amelina, qui regardait entrer Félicité dans le boudoir, fut fort surprise en retournant la tête de ne

plus appercevoir, ni le comte Douglas, ni M. de Bouran dans le salon. Elle en témoigna son étonnement à Herbert, qui lui dit que des affaires avaient obligé ses amis à sortir. Amelina, inquiète, craintive, ne sachant si elle devait rester, se leva machinalement; Herbert la retint doucement par sa robe. — Amelina redoute-t-elle de se trouver seule avec l'homme qu'elle honorait autrefois de son estime? — Non, Mylord, mais je voulais aller retrouver mon amie. Herbert la fixait avec tendresse; elle leva les yeux sur lui, et retomba dans le fauteuil qu'elle venait d'abandonner. — Amelina, reprit encore Anglesey, vous ai-je offensée? me haïssez-vous? — Juste ciel! quelles étranges questions! comment pourrais-je haïr celui qui m'a sauvé la vie? — Ah! Madame, oubliez cette circonstance, si elle a seule trouvé place dans votre souvenir; ce que j'ai fait alors,

mille autres l'eussent fait, et je ne crois pas que ce doive être un titre, même à votre amitié.—Soyez persuadé, Mylord, que ma reconnaissance..... Herbert porta ses deux mains sur ses yeux, et sa bouche murmura.—Quelle indifférence!

Amelina, interdite de la manière dont il interprétait son discours, n'ajouta plus rien, mais son cœur se gonfla, et elle fit de vains efforts pour arrêter ses larmes. Anglesey se remit un peu, et sans regarder Amelina, il la supplia de ne pas lui refuser les détails qu'elle avait promis à Mylady de lui faire. Elle crut qu'en effet ce serait le moyen de cacher son trouble, et elle voulut commencer; mais sa voix trompa son attente, et décela l'état de son cœur. Herbert la fixa; ses yeux étaient remplis de larmes.—Amelina, s'écria-t-il hors de lui, vous pleurez: à quel sentiment dois-je attribuer

ce redoublement de chagrin? Par pitié, répondez à ma demande. — Que puis-je vous dire, mes pleurs coulent malgré moi. — Si je vous suis odieux, je m'éloignerai. — Mais, pourquoi! dit Amelina d'un air d'impatience, toujours supposer ce qui ne peut être. Herbert frémit de joie, et osa prendre la main d'Amelina; elle ne la retira pas, et rougit. — Amelina, achevez de me rendre à la raison, au bonheur! J'ai tant souffert pendant votre absence, j'ai si souvent desiré l'instant que voici; permettez, oh la plus belle des femmes! que je rompe un silence que j'ai gardé avant votre départ avec de si pénibles efforts. Je vous adore, et n'ai d'autre ambition que d'obtenir le don de votre main. Ma vie et ma fortune sont à vous, disposez-en: un mot, un seul mot, Amelina, et je suis le plus heureux ou le plus misérable des hommes. Ce mot qu'il demandait ne fut

pas prononcé par la bouche d'Amelina; mais il le lut dans ses yeux, et cessa de la presser.

Elle commença enfin le triste récit de ses aventures, et il n'était pas encore terminé, quand, au bout de deux heures, Mylady rentra. Pendant qu'Amelina finissait, elle la regarda avec attention, et vit bien qu'une tendre explication avait été l'exorde de l'histoire. Le teint animé d'Amelina, ses yeux, où brillait une étincelle de plaisir, sa voix plus douce, son attitude moins gênée, tout décelait une satisfaction intérieure. Les mêmes remarques eurent lieu sur mylord Anglesey; son changement était visible, ses regards dévoraient la belle parleuse. Suivant les circonstances malheureuses où s'était trouvée Amelina, on le voyait changer de couleur; le chagrin, la colère se peignaient alternativement sur sa physionomie, qui exprimait, à ne pas s'y

tromper, les sensations qu'il éprouvait.

Quand Amelina eut terminé son récit, et que Mylord eut maudit tous ceux qui l'avaient tourmentée, il fit part à Mylady de la proposition qu'il avait osé faire à son amie, et pour laquelle il lui demandait son appui. — Vous n'en avez pas besoin, mon cher Herbert, le cœur de mon Amelina est au plus aimable des hommes; il y a long-temps qu'il est à vous. Amelina rougit, et regarda Félicité d'un air fâché. — Pourquoi cette petite moue? Amelina, suis-je une indiscrète qui se plaît à divulguer ce qu'on lui confie? M'avez-vous fait aucun aveu? Eh bien! Madame, c'est pour vous punir de votre réserve, si déplacée pour une véritable amie, que je fais part à Mylord de mes remarques; oui, Amelina, vous aimez Herbert, vous refusez de le lui dire, ajouta-t-elle, en tirant une boîte de sa poche, démentez donc cette preuve?

Voyez, Herbert, reconnaissez les traits de celui qui a gagné le cœur d'Amelina; ce portrait fut fait par elle avant son départ pour Light-House, et je l'ai vue y travailler. Anglesey, ivre de bonheur, se jeta aux genoux d'Amelina, qui s'était réfugiée à l'autre bout du salon. — Félicité, dit la jeune personne d'un ton boudeur, je ne vous aime plus. — Ah! pour moi, je la chéris plus que jamais, dit Herbert en pressant sur son cœur une main d'Amelina, et j'ose solliciter le retour de votre amitié pour Mylady. — L'effort ne sera pas pénible, dit Amelina, en se précipitant dans les bras de son amie qui la retint sur son sein. — Vous m'aimez donc encore un peu? lui demanda-t-elle doucement. Pour toute réponse, Amelina la serra fortement contre son cœur.

Le calme succéda à l'agitation. Amelina témoigna qu'elle ne pouvait prendre

aucun engagement sans l'aveu de son oncle. Herbert approuva une délicatesse qui, avec ses sentimens, lui parut un devoir, et il proposa à Amelina d'aller lui-même délivrer M. de Mo..... Rien ne fit plus de plaisir à Amelina, et elle en témoigna sa reconnaissance à Anglesey, de manière à le payer d'avance des soins qu'il se donnait. Son départ fut fixé à une époque prochaine. Il fut décidé, qu'avant de prendre la route du château, Herbert passerait à Light-House, pour découvrir si on n'avait aucune nouvelle du propriétaire.

Ces adieux-ci furent bien moins tristes que les premiers, et cependant de mutuels soupirs se firent entendre. Mylady, avec sa gaieté ordinaire, ordonna à Herbert de prendre un baiser à son amie. — Avec un pareil gage, on ne doit attendre que du bonheur. — Anglesey regarda Amelina comme pour lui deman-

der si elle lui permettait d'obéir à l'injonction de Mylady; elle baissa les yeux, et le baiser fut pris et reçu avec empressement.

En arrivant à Abington, Herbert envoya chercher le jardinier de Light-House, qui vint sur-le-champ. Mylord apprit par lui le retour de son maître. Mylord écrivit à M. de Mo..... pour lui demander une entrevue; le jardinier fut chargé du message, et revint dans la soirée dire à Mylord que son maître l'attendrait dans la matinée du jour suivant.

Son abord fut froid et civil; mais, quand il sut que mylord Anglesey était envoyé par sa chère Amelina, la joie la plus vive colora des couleurs du plaisir la figure patriarchale du vénérable M. de Mo..... Il témoigna tant de reconnaissance au porteur de la bonne nouvelle, qu'Herbert crut devoir profiter du premier moment d'enthousiasme, pour

lui demander la main de sa nièce. Il se fit connaître à M. de Mo...., qui n'ignorait pas de quelle considération avait toujours joui sa famille; M. de Mo..... qui vit dans l'alliance de mylord Anglesey, un sort aussi brillant que solide pour sa chère Amelina, accepta sans aucune difficulté, les propositions d'Herbert, y mettant toutefois la condition qu'Amelina ratifierait l'engagement.

Herbert fut invité à rester à Light-House, et accepta d'autant plus volontiers, qu'il desirait savoir de quelle manière M. de Mo.... avait recouvré sa liberté, et comment il s'y était pris pour faire punir le misérable auteur de toutes leurs peines.—Je vois, lui dit M. de Mo... que vous êtes dans la persuasion que je suis parvenu à me sauver, et que j'ai fait arrêter le traître O-Meara. Si une longue histoire, bien triste, bien monotone, ne vous cause pas trop d'ennui, je vais, My-

lord, essayer de retracer mes souffrances passées. Herbert lui assura qu'il l'écouterait avec beaucoup d'intérêt.

Je passe sur les événemens qui sont déjà connus, et je viens au jour où O-Meara, voulant le forcer à écrire la lettre qu'on a lue dans le vingt-unième chapitre, se présenta à lui d'un air menaçant. L'excès de l'infortune rend timide, dit M. de Mo...., j'étais devenu craintif comme un enfant. La contenance audacieuse de l'Irlandais m'interdit, et j'attendis en silence qu'il m'adressât la parole.— Votre nièce, me dit-il, veut changer de religion ; je vois son apostasie avec la même horreur avec laquelle vous la verrez sûrement vous-même ; il n'est qu'un moyen d'empêcher le mal. Plusieurs dames, dont je dirige la conscience, se sont réunies pour, à l'abri du mystère, faire leur mutuel salut. Je les ai décidées, avec beaucoup de peine, à admettre Amelina

dans leur sainte société; mais, sans votre ordre, elle ne voudra jamais consentir à la proposition que je compte lui faire, de se retirer dans cette maison pendant six mois ou un an, enfin pendant le temps qui sera nécessaire à sa conversion. — Faites-moi voir ma nièce, dis-je précipitamment: si elle est telle que vous le dites, c'est un moment d'erreur qu'il me sera facile de détruire; non, il n'est pas possible que mon Amelina ait pu en si peu de temps oublier les principes sacrés dans lesquels elle a été élevée: on vous a trompé. — On ne m'a point trompé; j'ai jugé d'après moi-même, et non sur les rapports d'autrui. Vous ne pouvez la voir d'ici au terme dont je viens de parler, six mois ou une année, ainsi il est urgent que vous lui écriviez; je vais dicter la lettre. Je voulus refuser. — Aimez-vous mieux retourner en France. Je vous en laisse le choix. Cette menace suffisait

pour me faire céder à ses desirs; j'écrivis sous sa dictée la lettre la plus énigmatique, sans doute, elle devait servir ses projets que j'ignore, — Et dont je vais vous instruire, dit Herbert, quand vous aurez achevé votre récit.

M. de Mo.... le termina par les détails sur la manière dont il avait recouvré sa liberté, et ceux de la procédure qu'avait essuyée son oppresseur, que les lois avaient condamné à la déportation.

Mylord Anglesey prit alors la parole, et développa aux yeux de l'oncle le systême d'iniquité qu'O-Meara avait suivi pour épouser la nièce; les lettres, qu'il le forçait d'écrire, offrant à l'une et à l'autre un sens différent, mais convenable à ses vues. La conviction de la scélératesse de l'Irlandais n'était déjà que trop clairement démontrée à M. de Mo...; il remercia le ciel de n'avoir pas souffert que le malheur éternel de sa chère Amelina fût consommé.

Les chagrins de tous genres qu'avait éprouvés M. de Mo.... avaient beaucoup altéré sa santé; ce qui l'empêcha, malgré le desir qu'il en avait, de faire le voyage de Londres. Herbert, qui le vit s'affliger de l'obstacle qui retardait le plaisir qu'il se promettait à embrasser sa nièce, lui promit de la ramener à Light-House sitôt son retour à la capitale: proposition que le vieillard accepta avec transport.

Mylord Anglesey avait trop d'impatience d'apprendre à Amelina et à son amie les bonnes nouvelles dont il était porteur, pour remettre plus loin qu'au lendemain son départ de Light-House; en montant en chaise, il répéta la promesse de revenir au plus tôt, accompagné d'Amelina.

On se doute que l'amoureux Herbert fit le trajet sans s'arrêter. Au lieu de descendre chez lui, il se fit conduire à

l'hôtel Douglas. C'était le soir ; il trouva les dames seules, et occupées à calculer le temps de son absence. Toutes deux firent un cri de joie et de surprise en le voyant entrer. Il rendit compte du succès de sa mission. — Je l'avais prédit, dit Mylady, c'est le baiser de mon amie qui a porté bonheur à Herbert ; il mérite bien qu'on lui en accorde un second en signe de remercîment. Le conseil de Félicité fut suivi : il fallut ensuite que Mylord détaillât tout ce qu'il avait fait depuis son départ. Il n'oublia rien ; sa conversation avec M. de Mo.... fut rendue sans en passer une syllabe. Quand il en fut à la condition qu'avait mise l'oncle d'Amelina, Mylady l'interrompit.— Voilà qui est fâcheux, mon pauvre Herbert ; car, si M. de Mo.... ne se décide pas à user de violence, le bonheur vous échappe encore ; mon amie ne veut plus vous épouser. Anglesey fixa Amelina d'un

air consterné ; la jeune personne tenait ses yeux baissés et respirait à peine.— Ce que dit Mylady , reprit Herbert d'une voix tremblante — Est la pure vérité , mon pauvre garçon, continua l'étourdie, nous sommes imbues des grands principes de délicatesse, nous aimons mieux souffrir le reste de nos jours dans la retraite et le silence, plutôt que de devenir la femme du beau jeune homme que nous aimons , et cela , parce que nous sommes proscrites d'un pays que nous abhorrons , où il ne nous reste ni bien, ni parens [1], ni amis; et quoique

[1] Sans doute mademoiselle de Mo . . . . ne regardait plus comme ses parens, les Mat. . . de Mo. . . . les La. . . . les etc., etc. . . et pourquoi donc? Serait-ce. . . ils n'en démordront pas, ces émigrés! ils ne peuvent pardonner à celui que l'amour de son pays a empêché de fuir, et, tous, voudraient y être rentrés. Ah ! cet amour inextinguible de la patrie ne saurait m'étonner.

nous ayons trouvé tout cela dans une terre étrangère, nous croyons que les regrets pourraient un jour atteindre le cœur de celui qui aujourd'hui nous préfère. Tels sont nos sentimens; ainsi, voyez à prendre votre parti, cherchez une autre femme qui devienne votre épouse; mais ne nous oubliez pas; car nous desirons que vous soyez toujours notre ami.

Les deux amans gardaient le silence. —Hé bien, Herbert, continua Mylady, pourquoi donc restez-vous encore? Ne venez-vous pas de recevoir votre congé par ma bouche, qui n'est que l'organe des volontés de mon amie? Amelina s'efforçait vainement d'étouffer des sanglots qui la suffoquaient, Mylord se jeta à ses genoux. —Serait-il vrai que mon Amelina eût conçu la funeste idée de donner la mort à son Herbert? Pourrait-elle croire qu'il fût possible qu'il cessât jamais

d'adorer la plus aimable et la plus belle des femmes ? Ah ! mon amie, c'est moi qui dois craindre de ne pas vous mériter; il est bien des hommes plus dignes que moi d'obtenir le plus précieux des biens, le don de votre main ; mais il n'est au monde qu'une Amelina. — Certes, dit Mylady, d'un ton d'humeur affecté, il faut avouer que les amans n'ont guères de politesse. Je conviens que mon amie vaut mieux que moi ; mais est-il honnête de le dire en ma présence ? Amelina, les yeux baignés de larmes, ne put retenir un sourire que lui arracha l'air comiquement fâché de Mylady. Mylord essaya de faire des excuses, et la scène finit par un raccommodement.

M. de Bouran et Anglesey accompagnèrent Amelina jusque chez son oncle, qui la reçut avec les transports de la plus grande joie. Georgia revit son amie avec un plaisir qu'Amelina partagea, et il ne

fut pas question du passé. Comme tout le monde était d'accord sur l'hymen projeté, il ne s'agissait plus que d'attendre la fin du deuil de mylord Anglesey. Pendant l'intervalle, il fit plusieurs voyages à Light-House; dans le dernier, il était accompagné de mylady Douglas et de son père. La première voulait servir de mère à son amie; les mêmes arrangemens faits au mariage de mademoiselle de Bouran eurent lieu à celui d'Amelina: on convint que les garçons seraient élevés dans la religion du père, et les filles dans celle de la mère. Mylady d'Anglesey, après avoir passé par les épreuves les plus pénibles, serait aujourd'hui bien dédommagée de tant de traverses, si le souvenir de sa patrie ne rembrunissait pas ses plus heureux momens.

CONCLUSION.

La veuve et sa fille, qui rendirent de si grands services à Amelina, quand un agent du tribunal de sang l'arracha des prisons de la Bourbe, restèrent en France cachées à tous les yeux jusqu'au jour du supplice ds Roberspierre ; la mère ne survécut que peu de mois à ce mille fois heureux événement. La fille trouva le moyen de passer en Angleterre, où elle fut obligée pour exister de se mettre en service. Mylady d'Anglesey eut occasion de la voir, et la reconnut. Elle l'emmena à son hôtel, où elle est considérée comme une amie. Le pauvre domestique, qui avait feint des principes horribles pour sauver ses maîtres, s'est trouvé compris dans le nombre de ceux qui ont subi une juste punition des crimes atroces qu'ils avaient commis. Bla.... vit encore, mais c'est pour jouir du mépris universel. Brus-

sant et Laid.... ont été guillotinés; Larino, lors de son jugement, ayant été reconnu pour avoir assassiné et volé précédemment un Espagnol qui demeurait à Naples, a été condamné au dernier supplice. Le sort de sa femme est ignoré, ainsi que celui de Smith.

M. de Mo.... vit tranquille à Light-House avec le bon Michel et Deborah; ce sont ses seuls serviteurs. L'espérance de rentrer un jour dans sa patrie est un baume consolateur qui l'aide à supporter le sort qui l'a forcé à s'en éloigner; il s'est chargé de l'éducation de l'enfant qui le gardait au château d'Awful. M. Somerton, que des talens en diplomatie, et sa facilité à parler plusieurs langues, avaient fait remarquer dans plusieurs sociétés savantes de Londres, vient d'être envoyé, il y a peu de mois, à la cour de R..... pour y seconder . . . . . c'est un des hommes de l'Angleterre dont M. Pitt

fait le plus grand cas : l'estime de ce ministre prouve beaucoup en faveur du mérite de M. Somerton. Georgia est toujours près de mylady Anglesey.

FIN.



